

FÊTES ET SOUVENIRS

DU

CONGRÈS DE VIENNE.

IMP. DE HAUMAN ET C^o.—DELTONNE, GÉRANT,
rue du Nord, 8.

FÊTES ET SOUVENIRS

DU

CONGRÈS DE VIENNE

Tableaux des Salons

SCÈNES ANECDOTIQUES ET PORTRAITS

1814-1815

Par le comte A. de La Garde.

C'est un tissu politique tout brodé de fêtes.

LE PRINCE DE LIGNE.



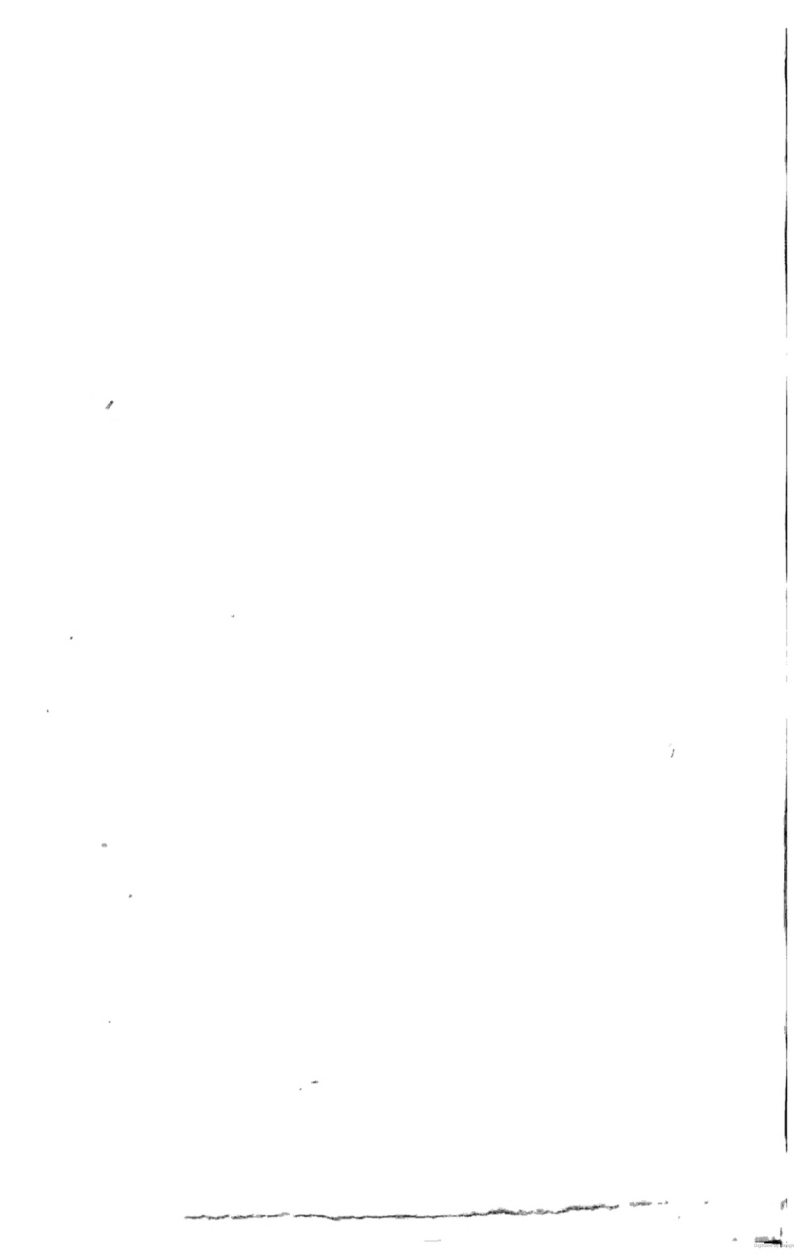
Deuxième volume.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET C^e.

1843



XI

Réunion à la cour. — L'impératrice d'Autriche. — La société des troubadours. — La comédie de société. — L'impératrice de Russie. — Le prince Léopold de Saxe-Cobourg. — Le tableau en action. — Les moustaches du comte de Wurhna. — Les romances en action. — L'orpheline des prisons. — La diplomatie et la danse. — Bal et souper à la cour.

Les fêtes succédaient aux fêtes sans interruption ; il semblait qu'on regardât comme perdus les instants qui n'étaient pas donnés au plaisir. Tous les huit jours il y avait grande réception et bal à la cour. Obéissant à l'impulsion venue d'en haut , les sommités de la société autrichienne avaient leurs jours fixes où elles recevaient aussi , dans leurs salons , ces milliers d'étrangers que les affaires , et surtout les plaisirs , avaient attirés à Vienne. Les lundis , on se réunissait chez M^{me} de Metternich ; les jeudis,

chez le prince de Trautsmansdorff, grand écuyer ; les samedis , chez la belle comtesse Zichy. De leur côté , pour reconnaître cette gracieuse hospitalité , tous les ambassadeurs et représentants des grandes puissances répondaient par des fêtes au brillant accueil qui leur était fait : grâce à cet échange continu , les journées s'écoulaient sans qu'on les comptât , et chacun semblait avoir adopté cette maxime : *Il faut être heureux ; c'est le premier besoin de l'homme.*

L'impératrice d'Autriche était, en quelque sorte, l'âme de cette succession de bals , de banquets , de réunions , de mascarades , etc. Née en Italie , et issue de cette illustre maison d'Este , célébrée par l'Arioste et le Tasse , elle avait reçu en héritage , de ses ancêtres , le goût et l'instinct de tous les arts. Sa bonté était extrême : sa fraîche imagination se complaisait dans ces joyeux détails. Deux artistes français , M. Isabey et M. Moreau , architecte rempli de talent , étaient ses auxiliaires habituels. Elle inventait , ordonnait ; leur tâche à eux consistait à rendre fidèlement et à mettre en œuvre ses riantes idées.

Un de ses plus vifs plaisirs était de donner des représentations théâtrales dans ses appartements. Bravant les embarras attachés au rôle d'*impresario* , elle était parvenue à recruter et à composer une réunion d'acteurs de société. Parmi eux brillaient des talents qui n'eussent été déplacés sur aucune

scène. Dans cette troupe bourgeoise figuraient les noms les plus aristocratiques : c'étaient pour la comédie, les comtes Ojarowski, Stanislas Potocki, de Walstein, Woyna, M^{mes} Edmond de Périgord et Flore Wurhna ; pour l'opéra, le prince Antoine Radziwil, le marquis de Salvo, les comtes de Bombelles et Petersen, les comtesses d'Appony, Charles Zichy, de Woyna, la princesse Yablonowska ; enfin, pour la tragédie allemande, la comtesse Julie Zichy, la comtesse Esterhazy, le comte d'Zehnny. Notre théâtre, si riche dans tous les genres, était surtout mis à contribution : souvent on entremêlait des pièces allemandes et des pièces françaises. A une de ces représentations, la tragédie de *Walstein* de Schiller, et la charmante comédie des *Rivaux d'eux-mêmes*, furent tour à tour jouées avec un ensemble vraiment remarquable.

Quelques jeunes gens, pour faire diversion aux arides travaux de la diplomatie, qui n'était pas toujours alors *la gaie science*, dit-on, avaient organisé entre eux une sorte de réunion artistique : on la nommait la *troupe des troubadours*. Parmi eux on citait le prince Radziwil, les comtes Bathiany, Zichy, le prince Léopold de Saxe-Cobourg. C'était un gracieux souvenir de mœurs chevaleresques et poétiques au moyen âge. Puis venait encore le comité des fêtes, nommé par l'empereur, et composé des premiers personnages de la cour. Il semblait vrai-

ment que la société tout entière fût enveloppée par une vaste association dont le joyeux réseau s'étendait partout , et qui avait un but unique : le plaisir.

Le divertissement que la cour donnait ce soir-là était d'un genre entièrement neuf pour la plupart des spectateurs : c'étaient des tableaux et des romances mises en action. Nous nous rendîmes de bonne heure au palais impérial, le prince de Ligne et moi. Rien n'était commencé ; cependant les salons étaient remplis. Grâce aux soins du comte Arthur Potocki, nous trouvâmes des places qu'il nous avait gardées entre la princesse Marie Esterhazy et le prince Léopold de Saxe-Cobourg. Je rencontrais pour la première fois ce jeune homme dans le monde : il était connu du prince de Ligne qui nous mit promptement en rapport. Il me sembla alors aussi timide qu'il était beau. On ne peut nier que jamais la noblesse du sang et de la naissance ne se décèla mieux que dans l'air distingué et le port plein d'aisance de ce représentant d'une illustre maison. Sans doute, alors, il était loin de prévoir la haute fortune où la destinée l'appellerait en l'unissant d'abord à la plus grande princesse de l'Europe, en le plaçant ensuite sur le trône de la Belgique régénérée, en lui donnant enfin pour épouse une princesse accomplie, issue du sang royal de France. Aujourd'hui en lui repose tout un avenir de bon-

heur pour deux familles , pour deux peuples peut-être...

Après que nous eûmes échangé quelques mots de politesse , le prince Léopold nous quitta : il avait un rôle à remplir dans un des tableaux en action qu'on allait représenter, nous restâmes auprès de la princesse Esterhazy.

Que dire après tout ce qui a été dit sur cette illustre et princière maison Esterhazy ? Qui ne connaît sa noblesse , dont l'origine se perd dans la nuit des temps , et sa puissance qui égale celle des rois ? Sa magnificence , son luxe , ses richesses , sont tels que l'esprit s'en fait difficilement une idée , et qu'on est tenté d'en ranger le récit au nombre des contes les plus fabuleux. Ses possessions territoriales comprennent dans leur circonscription plus de cent villages et bourgs , près de quarante villes , et plus de trente châteaux ou forteresses. Les résidences de campagne , qui sont comme les capitales de ces véritables États , renferment un nombre prodigieux d'appartements de maître complets , des galeries , des théâtres. Le costume de lussard hongrois tout brodé de perles , et qui se transmet dans la famille de père en fils , est , dit-on , d'une valeur de quatre millions de florins , et en coûte douze mille de réparations , chaque fois qu'il est porté. Dans ces vastes domaines , les Esterhazy exercent le droit de vie et de mort ; ils ont des troupes et des gardes à leur

solde. Enfin, un décret impérial qui remonte à l'année 1687, leur a accordé le droit de battre monnaie et de conférer la noblesse. Combien de souverains seraient tentés de troquer leur couronne contre le sort de semblables sujets !

La princesse Marie Esterhazy, née princesse de Lichtenstein, était encore, à cette époque, pleine d'une grâce ravissante, quoiqu'elle eût passé le temps de la première jeunesse : elle possédait surtout cette bonté touchante qui donne encore du charme aux femmes qui ont conservé le moins d'agréments. Son caractère d'une constante égalité, son attrayante bienveillance, me faisaient rechercher les occasions qui me rapprochaient d'elle. J'avais vu autrefois son mari, le prince Nicolas, à Paris chez M^{me} Récamier, cette amie de mon enfance, la plus belle des femmes, la plus digne d'admiration et de respect. Amateur passionné et éclairé des beaux-arts, et surtout de la musique, le prince était le Mécène des gens de lettres et des artistes : il les traitait en connaisseur et les récompensait en roi.

Je me plaisais beaucoup dans la société du prince Paul, leur fils, plus jeune que moi de quelques années. Nos goûts, nos habitudes étaient les mêmes, Je le rencontrais souvent chez notre amie commune, M^{me} de Fuchs. Depuis lors, appelé par son nom et par ses hautes connaissances, aux plus importantes fonctions diplomatiques, le prince Paul y a déployé

une constante modération et une rectitude d'idées qui n'appartiennent qu'à un noble cœur et à un esprit supérieur. Il est un des hommes qui , dans les dernières négociations, ont le plus contribué à maintenir le repos de l'Europe.

La conversation s'était engagée avec la princesse Marie sur le genre de plaisir que la cour d'Autriche allait nous procurer. Elle nous dit qu'elle avait fait exécuter de semblables tableaux à Eisenstadt dans un temple construit à cet effet au milieu d'un lac, et que, pendant les représentations, Haydn, son maître de chapelle, improvisait sur un orgue quelques morceaux en rapport avec l'effet de l'optique, ce qui ajoutait merveilleusement à l'illusion.

Les souverains entrèrent peu à peu et s'assirent aux places qui leur étaient réservées : l'empereur Alexandre était , comme d'habitude, à côté de l'impératrice d'Autriche. Par une bizarre fatalité , tous deux avaient l'oreille un peu dure, l'impératrice d'un côté et Alexandre du côté opposé. L'étiquette voulait qu'ils fussent placés précisément de manière à ne pouvoir s'entendre : aussi, semblaient-ils toujours jouer aux propos interrompus. Alexandre , à cette époque , était remarquable par sa beauté et l'élégance de ses formes : son cœur n'était pas insensible aux flatteries qu'on lui adressait à cet égard : on eût été bien mauvais courtisan , si on lui eût laissé penser qu'on s'apercevait de cette infirmité.

Auprès de l'empereur d'Autriche était assise la charmante impératrice Élisabeth de Russie. Cet ange exilé du ciel réunissait en elle tout ce qui aurait pu assurer le bonheur de son époux et le sien. Douée d'une figure ravissante, ses yeux réfléchissaient la pureté de son âme. Elle avait les plus beaux cheveux cendrés qu'elle laissait habituellement flotter sur ses épaules. Sa taille était élégante, souple et flexible, et sa démarche, même sous le masque, la trahissait à l'instant. Il était impossible de voir une femme à qui l'on eût pu appliquer plus justement le vers de Virgile :

« Incessu patuit Dea. »

A un caractère charmant elle joignait un esprit vif et cultivé, l'amour des beaux-arts, une générosité sans bornes. Les grâces élégantes de sa personne, la noblesse de son maintien, sa bienveillance inépuisable, lui gagnaient tous les cœurs. Délaisée, dès les premiers instants de son union, par un époux qu'elle idolâtrait, elle avait contracté dans la solitude et le chagrin une sorte de douce mélancolie. Empreint dans tous ses traits, ce sentiment donnait aux accents de sa voix, à ses moindres mouvements quelque chose d'enchantement et d'irrésistible !

Une symphonie de cors et de harpes précéda le lever du rideau : on éteignit les bougies de la salle,

pour donner plus d'éclat au foyer de lumières reporté sur le lieu de la scène.

Le premier tableau fut la représentation d'un sujet peint par un jeune artiste viennois *Louis XIV aux pieds de madame de la Vallière*. Les acteurs de cette scène étaient le jeune comte Trautsmansdorff, fils du grand maréchal, et la charmante comtesse Zichy. Tous deux étaient doués de tant d'attraits, il y avait une telle expression d'amour dans la figure du comte, tant de pudeur, d'effroi et d'innocence sur le délicieux visage de la comtesse, que l'illusion fut complète.

Le deuxième tableau fut d'après la belle composition de Guérin : *Hippolyte se défendant devant Thésée de l'accusation de Phèdre*. La princesse Yablonowska représentait la fille de Minos, et le jeune comte Woyna, Hippolyte. Dans les yeux, dans les traits de l'une on lisait l'ardente passion combattue par le remords, tandis que l'autre, par son attitude calme et antique, par sa respectueuse douleur, semblait n'invoquer pour sa défense que la pureté de son cœur. Jamais la pensée de Racine, quoique dépouillée du charme de ses beaux vers, n'eut de plus éloquents interprètes.

Les sujets de ces tableaux, reproduits par les personnes les plus distinguées de la cour, les costumes si brillants et si exacts, le jour des lumières si parfaitement disposé, tout cet ensemble si artis-

tement dirigé, excitait dans l'assemblée une vive admiration. Il est impossible de se former une idée exacte de la magie de ces représentations quand on n'en a pas été le témoin. L'immobilité des acteurs rendait l'effet surprenant : cependant plusieurs attitudes étaient si fatigantes qu'on ne pouvait en exiger la tenue au delà de quelques minutes.

On prépara ensuite le théâtre pour les romances en action : un orchestre, où se trouvaient réunis les plus célèbres instrumentistes de l'Allemagne, exécutait des symphonies d'Haydn et de Mozart.

La première romance fut : *Partant pour la Syrie*, dont la charmante musique, devenue populaire en Europe, est de la reine Hortense. M^{lle} Goubault, jeune Belge, qui joignait à une figure agréable une voix pleine de charme et d'expression, chanta les paroles pendant que la princesse de Hesse-Philippstadt et le jeune comte de Schœnfeldt figuraient les sujets. Au couplet du mariage, un chœur composé des plus jolies personnes de la cour, vint se grouper autour des acteurs principaux : cette profusion de délicieuses figures, l'ensemble parfait des voix, la pantomime expressive des deux amants, toute l'exécution, en un mot, fut applaudie avec enthousiasme.

J'étais trop loin d'Alexandre pour entendre ce qu'il disait au prince Eugène, assis non loin de lui à côté du roi de Bavière son beau-père. Mais il était

aisé de voir , par le sentiment de plaisir et de gratitude peint sur la figure d'Engène , que les éloges donnés par l'empereur à cette composition musicale, étaient accompagnés d'expressions flatteuses et bienveillantes pour sa sœur.

La seconde romance fut celle de Coupigny : *Un jeune troubadour qui chante et fait la guerre*, exécutée par le comte de Schœnborn et la comtesse Marassi : la troisième fut encore de la reine Hortense : *Fais ce que dois , avienne que pourra*. Elle fut aussi bien chantée qu'habilement jouée par la belle comtesse Zamoiska , fille du maréchal Czartorinski et par le jeune prince Radziwil : comme la première, on l'accueillit, on la loua avec transport. Toutes les voix nommaient l'auteur, et les applaudissements en devenaient plus vifs.

« Voilà , me dit le prince de Ligne , un sceptre qui ne se brisera pas dans les mains de M^{lle} de Beauharnais : elle est encore reine par la grâce des grâces et du talent, quand elle a cessé de l'être par la grâce de Dieu. J'ai beaucoup de penchant , je l'avoue , pour les femmes qui aiment la musique , et surtout pour celles qui en font comme elle. La musique est une langue universelle : elle raconte harmonieusement à toutes les oreilles les sensations de la vie. Il n'y a que des méchants qui aient pu dire du mal de l'ancienne reine de Hollande , et que des sots qui aient pu le croire. Quant à moi , je suis heureux

d'applaudir et de rendre hommage aux grandeurs tombées , surtout quand elles ont honoré le rang où le sort les avait placées.

— Oui , mon prince , toutes ces déchéances sont encore si récentes , et les élévations , bien que contestées en point de légitimité , datent déjà de si loin , qu'elles laissent dans le souvenir une sorte de respect auquel ne nuit pas l'admiration due au talent. J'ai eu souvent l'occasion de voir la reine Hortense au commencement de sa grandeur. Transportée , bien jeune encore , dans une cour toute nouvelle et tout agitée de la gloire des armes , elle savait en tempérer le mouvement par les charmes d'un mérite paisible. Dans les progrès si rapides de la fortune , elle ne changea pas ; et les pompes impériales la trouvèrent toujours modeste et naturelle. Elle semble être née avec le génie des arts et le germe des talents : elle chante et joue sur plusieurs instruments la musique charmante qu'elle compose. Elle dessine avec une rare perfection ; mais ce qu'on ne saurait assez louer , c'est cette ingénieuse bienveillance que sa mère semblait lui avoir transmise. Toutes deux , élevées au rang suprême , n'avaient perdu aucune des qualités qui font chérir dans une condition obscure.

— J'aime à vous entendre parler ainsi : il est admirable , selon moi , d'admirer. Je déteste les gens qui cherchent toujours une raison d'intérêt à une

belle action. Rappelez-vous-le bien , il n'y a que les âmes basses qui aiment à dénigrer les talents, et que les sots qui applaudissent aux envieux. »

On avait baissé la toile pour disposer le dernier tableau qui allait terminer le spectacle d'une manière éclatante , et qui devait représenter l'Olympe avec toutes les divinités mythologiques. Rien n'avait été négligé pour que l'exécution répondit à la grandeur du sujet. Cependant on avait eu un moment la crainte qu'elle ne fût arrêtée dans sa marche , ce qui donna lieu , pendant deux jours , à une négociation bien autrement délicate et difficile que celles qui se traitaient habituellement entre les sommités diplomatiques ; et il n'avait fallu rien moins qu'une haute intervention pour trancher cette question où la docte réunion eût peut-être échoué. Voici quel était l'objet de cette grave préoccupation.

Tous les rôles de l'Olympe étaient distribués : au prince Léopold de Saxe-Cobourg , dont la beauté était remarquable, était échu celui de Jupiter, et au comte Zichy celui de Mars.

Mais il manquait un Apollon : dans la troupe des troubadours , le jeune comte de Wurhna était le seul qui pût remplir dignement cet emploi. Le rôle lui avait donc été offert , il l'avait accepté. Mais le comte , qui réunissait , à tous égards, les qualités requises pour la partie brillante qu'on lui destinait , avait malheureusement quelque chose au delà du programme :

sa lèvre supérieure était ornée d'une charmante paire de moustaches , et il y tenait comme on tient à tout ce qui ne messied point. Or , soit qu'il fût dans l'Olympe , ou sur son char lumineux , soit qu'il devint simple berger, on n'avait jamais vu le dieu du jour avec cet ornement de capitaine de hussard.

Le régisseur chargé de diriger l'exécution du tableau, s'appelait Omer, ce qui prêtait merveilleusement à tous les genres de bons mots. Omer est donc député auprès du jeune comte pour entamer les négociations et l'engager à se défaire du malencontreux ornement. Malgré son poétique nom (orthographe à part), Omer est à peine écouté. Raisons , cajoleries , prières , tout est successivement mais vainement employé auprès du beau jeune homme. On lui démontre qu'il sera impossible de représenter le tableau annoncé. Rien n'y fait. Inexorable comme Achille retiré sous sa tente , on eût dit qu'il avait fait serment de ne se séparer de ses moustaches qu'avec la vie.

Le bruit de cette étrange obstination se répand avec la rapidité d'une mauvaise nouvelle : on s'agite, on s'inquiète , on s'interroge , on oublie tous les autres plaisirs ; on eût oublié le congrès lui-même , si quelqu'un eût alors songé qu'il se tenait un congrès. Ces moustaches sont devenues l'objet des conversations et de la préoccupation générale.

: Enfin , dans cette grave occasion , on a recours

au grand moyen : on en parle à l'impératrice. Entrant franchement dans le complot, cette charmante princesse, le soir même, câlina si bien le jeune récalcitrant que, vaincu ou plutôt séduit, il s'absente un moment et revient avec une lèvre blanche et polie comme celle d'une jeune fille. Ainsi étaient tombés, sur un seul mot de Louis XIV, les bois qui gênaient la vue au château de Petit-Bourg : vraiment, les souverains, et surtout les souveraines, ont, pour abattre ou pour élever, des paroles puissantes et magiques.

Le sacrifice était accompli, et l'on savait que, grâce à l'heureuse conclusion de cette négociation, Omer avait pu mener à bonne fin son œuvre olympique. Enfin le rideau est levé : la divine assemblée apparaît aux regards impatients. La reine des Dieux est représentée par la fille de l'amiral sir Sidney Smith, Vénus par M^{lle} de Wilhem, dame d'honneur de la princesse de la Tour-et-Taxis, et Minerve par la belle comtesse Rosalie Rzewouska. Les yeux, enchantés d'abord par la beauté unique du tableau, se fixent bientôt sur Apollon seul, qui se montre dans toute sa gloire, bien payé de son obéissance par de doux et d'augustes sourires.

Pendant la représentation de ce tableau, un jeune Français, le baron Thierry, attaché à la légation de Portugal, exécutait un solo de harpe. Ce jeune homme, élevé en Angleterre, où il avait suivi ses

parents lors de l'émigration, avait cultivé cet instrument et était arrivé à un degré d'habileté très-rare alors. Bien fait, d'une figure intéressante, M. Thierry passait à Vienne pour un des étrangers les plus à la mode. Quelque temps après, il fut le héros d'une aventure tant soit peu romanesque. Son solo, exécuté avec toute la perfection que comporte la harpe, produisit le plus grand effet : de belles et royales mains donnèrent le signal des applaudissements. L'Olympe même s'en émut. Enfin la toile se baissa au milieu des bravos unanimes : les souverains se levèrent : on passa dans une salle voisine disposée avec magnificence pour le bal.

« Vous venez, me dit le prince de Ligne, d'admirer la belle comtesse Rzewouska, sous les attributs de Minerve : vous ne connaissez sans doute pas son histoire. C'est un roman dont la réalité l'emporte sur la plus touchante fiction.

— Non, mon prince : j'ai connu la comtesse en Pologne, et j'ai admiré en elle l'une des femmes les plus distinguées de son pays, par l'esprit et la beauté. Mais j'ignorais qu'un autre intérêt s'attachât à sa personne.

— Vous voyez en elle un des jouets les plus étonnants du hasard. Sa mère, la princesse Fanny Lubomirska, habitait Paris à l'époque où le délire révolutionnaire étendait sur la France son crêpe funèbre. Livrée entièrement à l'éducation de sa fille

unique Rosalie, alors âgée de cinq ans, elle se croyait protégée, au milieu des échafauds et des larmes, par les lois sacrées du droit des gens. Mais, dénoncée au comité révolutionnaire, sous l'absurde et banale accusation de conspiration contre la république, elle est traduite au tribunal de sang : soupçonnée, accusée, condamnée à mort, tel fut en peu de jours le destin de cette trop confiante étrangère.

« Séparée de tous ses serviteurs lors de sa détention à la Conciergerie, on lui avait permis, néanmoins, d'y emmener sa fille. Le jour où cette malheureuse mère fut trainée à l'échafaud, elle recommanda Rosalie aux soins de ses compagnes d'infortune ; mais celles-ci, éprouvant bientôt tour à tour le même sort que la princesse, léguaient Rosalie à d'autres prisonnières ; et la pauvre enfant, adoptée et transmise de victime en victime, fut recueillie par la pitié de la blanchisseuse de la prison, nommée Bertot. Cette digne femme, touchée de son abandon, ajouta ce sixième enfant aux cinq dont elle était déjà mère, et devint ainsi la providence de l'orpheline des cachots.

« Quoique élevée dans une condition si différente de celle à laquelle le sort semblait d'abord l'avoir destinée, Rosalie joignait déjà aux plus belles qualités de l'âme les plus heureux dons de la nature. Aidant avec zèle sa bienfaitrice dans ses travaux, par ses soins caressants et son empressement



à plaire , elle sut se faire confondre par sa mère adoptive avec ses autres enfants.

« Cependant le règne de sang avait cessé : et la liste des victimes de cette époque , publiée dans toute l'Europe , avait appris aux amis de la princesse que , sur un sol qu'on disait libre , une illustre étrangère avait payé de sa tête son imprudente confiance.

« A cette horrible nouvelle , le comte Rzewouski ; frère de la princesse , était accouru à Paris. Avec l'aide des autorités , il s'occupait sans relâche de trouver les traces de la fille de sa sœur infortunée : mais toutes les recherches demeuraient sans succès ; promesses , signalement , avis , rien n'avait été négligé : la pauvre blanchisseuse ne lisait ni les gazettes , ni l'annonce des récompenses promises. Le geôlier de la Conciergerie , le seul qui eût pu donner des renseignements sur l'orpheline , était mort et avait eu déjà deux successeurs. Rien ne paraissait devoir mettre le comte sur les traces d'un enfant si cher : plusieurs semaines s'étaient écoulées , et tout lui faisait craindre que la misère et l'abandon n'eussent hâté la fin des jours de l'orpheline. Cependant la Providence , qui semblait avoir épuisé pour Rosalie le temps des épreuves , permit que la blanchisseuse de la Conciergerie fût aussi celle de l'hôtel Grange-Batelière où le comte était descendu en arrivant à Paris.

« Un matin que Rosalie , accompagnant sa seconde mère, rapportait du linge à l'hôtel , le comte l'aperçut en traversant la cour. Frappé de sa beauté, il lui semble retrouver dans ses traits quelque ressemblance avec ceux de sa sœur.

« Quel est votre nom , ma belle petite ? demande-t-il à l'enfant.

« — Rosalie , monsieur , lui répond-elle.

« — Rosalie ! dites-vous ! Ma bonne , cet enfant est-il à vous ? dit le comte en s'adressant à la femme Bertot.

« — Oui , monsieur , elle est bien à moi , car je l'ai nourrie depuis trois ans. Mais quand je dis que c'est la mienne , ce n'est pas moi qui l'ai mise au monde : c'est la fille d'une pauvre prisonnière. Elle n'a plus ni père ni mère. Mais voyez-vous , monsieur , avec moi le malheur c'est comme la glu , ça m'attache.

« — D'une prisonnière , dites-vous !

« — Et d'une bien grande dame encore , qui a été guillotinée avec tant d'autres du temps de Robespierre. »

« Dès ce moment , le comte ne peut douter que ce ne soit sa nièce. Pour s'en convaincre entièrement , il lui parle en langue polonaise. A ces accents , qui lui rappellent les douces impressions de son enfance , Rosalie fond en larmes , et , se jetant tout éplorée dans les bras du comte :

« Oh ! je vous entends , monsieur , je vous entends ! Répétez encore , c'était ainsi que me parlait ma mère. »

« Le comte , au comble de ses vœux , presse Rosalie sur son cœur , et l'arrosant de ses larmes :

« Rosalie , ma Rosalie , je te retrouve donc enfin. Oui , tu es ma nièce , la fille de ma sœur bien-aimée ! »

« Puis , se tournant ensuite vers la bonne blanchisseuse , que la surprise rendait immobile et interdite :

« Brave femme , lui dit-il en remettant Rosalie dans ses bras , soyez toujours sa mère : vous ne la quitterez plus. Puisque l'orpheline abandonnée a été de votre famille , la vôtre ne cessera pas d'être la sienne ; et voilà d'avance comme nous partagerons avec vous. »

« A ces mots il lui donna une bourse pleine d'or , et l'obligea de venir , dès le même jour , s'établir avec ses enfants à l'hôtel Grange-Batelière. Peu de temps après , il quitta Paris pour retourner en Pologne , où la bonne Bertot suivit sa Rosalie. Les enfants de la blanchisseuse y furent élevés sous les yeux du comte avec le plus grand soin. Les garçons , placés à l'université de Wilna , entrèrent par la suite dans l'armée polonaise où ils sont devenus les aides de camp du prince Poniatowski : les filles , richement dotées , ont été mariées à des gentilshommes polonais.

« Quant à la belle Rosalie , elle a épousé son cousin le comte Rzewouski : aujourd'hui , l'opulence et le bonheur étendent leurs voiles d'or sur sa destinée ; mais elle a toujours gardé auprès d'elle sa bienfaitrice , l'estimable Bertot , et jamais elle n'a cessé de la chérir comme une mère et de la nommer sa providence. »

Je remerciai le prince et lui promis de garder le souvenir d'un trait que l'histoire négligera peut-être , mais qui mérite de rester gravé dans tous les cœurs.

Cependant les danses commençaient. Je revins offrir mon bras à la princesse Esterhazy , et j'eus l'honneur d'être son cavalier pendant une partie de la soirée. Elle parlait des beaux-arts avec une facilité toute naturelle , animait sa conversation par des citations toujours justes et exemptes de pédanterie ; et , dans ses remarques sur la société , elle alliait la finesse à l'indulgence. On pouvait lire sur sa belle physionomie tout ce qui annonce l'épouse irréprochable , la mère la plus tendre , l'amie la plus sincère et la plus dévouée. Aussi , l'agrément de son entretien me parut-il mille fois préférable aux bruyants plaisirs de cette soirée.

Toutes les personnes qui avaient figuré dans les tableaux et dans les romances avaient conservé leurs costumes : le nombre en était considérable. Elles exécutèrent des quadrilles qui donnèrent à cette

fête un nouvel attrait , celui de la variété. On a dit que la grâce , cette portion divine de la beauté , avait été répartie également , mais sous des formes différentes , entre les peuples de tous les climats. Jamais cette vérité ne fut mieux sentie que dans ces fêtes du congrès , où les femmes les plus remarquables des diverses parties de l'Europe brillaient d'une grâce égale quoique distincte.

Nous nous égarions , le prince de Ligne et moi , dans cette suite de salons étincelants , passant en revue ces délicieuses figures qui offraient successivement à nos yeux tous les genres de beauté : la princesse Marie de Metternich , la comtesse Bathiany , au regard mélancolique , à la taille mince et flexible ; les deux charmantes sœurs Éléonore et Pauline de Schwartzemberg , brillantes de jeunesse et de fraîcheur : la princesse Yablonowska , les comtesses Sophie de Woyna et Louise de Durkeim , toutes deux un peu rêveuses ; la comtesse Julie Zichy à la grâce enchanteresse ; les comtesses de Marassi , d'Urgate , de Schoënborn , la princesse Hélène Souwaroff dont j'ai déjà tracé le portrait , la comtesse de Paar ; partout enfin nous ne voyions que de ravissants visages , que de rapides sourires , que des physionomies où brillaient l'insouciance et le bonheur , et qui charmaient l'esprit en fascinant les regards.

L'empereur Alexandre avait ouvert le bal avec

l'impératrice d'Autriche par une *polonaise*, espèce de marche dansante , préambule obligé des bals de cour. Dans un salon voisin , quelques membres du corps diplomatique jouaient gravement au whist , récréation qui semblait aussi être une partie indispensable des transactions européennes. Mais la *polonaise* vint bientôt les distraire du silence qu'exige ce jeu savant. L'orchestre a donné le signal : trop à l'étroit dans la salle principale , la longue file marchante des danseurs s'élance sous la conduite du czar au travers du palais , enlace de ses anneaux les sérieux quadrilles des joueurs , et après avoir parcouru un immense détour , revient dans un ordre parfait reprendre , au point du départ , le cours de ses gracieuses évolutions.

Vers la fin de la soirée , des groupes se formèrent çà et là : quelques jeunes gens arrangeaient des parties de plaisir pour le lendemain , pendant que les représentants de l'Europe agitaient gravement les brûlantes questions du moment.

Ici, M. de Talleyrand , enfoncé dans un fauteuil, s'entretient avec le prince Léopold de Naples, M. de Labrador, le chevalier de los Rios , et le cardinal Gonzalvi : le marquis de Marialva , le jeune comte de Lucchesini , Charles de Rechberg forment un cercle autour d'eux. On parle du roi Murat. Avec son flegme habituel, M. de Talleyrand laisse tomber quelques-uns de ces mots graves et prophétiques

qu'on peut considérer comme les avant-coureurs de la chute de ce souverain improvisé (1).

M. de Latour-Dupin, ambassadeur de France, est le centre d'un groupe où l'on distingue son collègue M. Alexis de Noailles, MM. de Wintzingerode, Pozzo di Borgo, le marquis de Saint-Marsan, le comte de Rossi, etc.

Lord Castlereagh, debout, appuyé contre une cheminée, écoute froidement le roi de ***. La foule s'est éloignée avec une respectueuse déférence. Cependant Sa Majesté parle avec chaleur : son attitude est presque celle d'un solliciteur, ou plutôt d'un plaideur qui veut convaincre son juge. On entend les mots de Pologne, d'indemnité, de traité de Kalitsch. Milord laisse tomber quelques rares paroles en réponse à son auguste interlocuteur. A les voir, on se rappelle que, si la coalition a vaincu, c'est l'Angleterre qui a payé les soldats.

Lord S... va d'une salle à une autre : il ne veut que se montrer. Aussi ne l'appelle-t-on que le *paon doré*.

C'est au milieu de ces réunions joyeuses que de jeunes diplomates découvraient souvent les secrets les plus intimes de la politique. Attentifs à saisir

(1) Le prince de Talleyrand au congrès soutint avec courage et persévérance les droits du roi de Naples contre les partisans de Murat. Le monarque reconnaissant lui offrit, en 1817, le duché de Dino. M. Talleyrand le fit reporter sur son neveu, le comte Edmond de Périgord, qui depuis en porta le titre.

l'esprit d'une conversation , ils s'arrêtaient , sans affectation , en valsant , auprès de l'un de ces clubs improvisés ; et un mot , échappé à un personnage influent , était pour eux le fil d'Ariane , une règle de conduite dont ils profitaient habilement , en dépit même de l'homme éminent , surpris d'avoir été deviné.

A minuit , on servit un souper splendide . Les souverains s'assirent à la table qui leur était destinée . Chacun prit place ensuite aux autres tables sans cérémonie ni étiquette . La gaieté de ce repas , échappant ainsi à la contrainte , permettait plus facilement à l'esprit de s'entendre , au cœur de se retrouver . Tous ces banquets se ressemblaient . C'était toujours le même luxe , la même magnificence ; aussi , quoiqu'on fût encore aux premiers jours du congrès , on n'osait déjà plus parler du chiffre des dépenses de la cour .

En compensation , on s'étendait sur le nombre infini d'étrangers que , grâce aux affaires ou aux plaisirs , Vienne comptait dans ses murs . Or , on sait le moyen dont se servait Colbert pour remplir les coffres épuisés de son maître . Qu'étaient cependant les carrousels de Louis XIV en comparaison de cette succession magique de fêtes ?

Enfin , le moment du repos arriva . On alla demander au sommeil des forces nouvelles pour les plaisirs du lendemain , qui devait invariablement ajouter un anneau à cette chaîne de délices .

XII

Le prince Eugène Beauharnais. — Souvenirs du prince de Ligne.
— Les théâtres de l'Ermitage et de Trianon. — Quelques portraits. — Plettemberg ou les dépités de l'amour.

Quelques jours après, je me rendis un matin chez le prince Eugène Beauharnais. Notre connaissance datait de ma jeunesse, et, dans toutes les occasions qui m'avaient rapproché de lui, à Paris, à Milan, à Venise, j'avais toujours trouvé en lui, comme tous ses autres amis, un cœur dévoué et un appui bienveillant. Ces liens de sympathie, qui se forment si vite au premier âge, nous avaient réunis malgré la distance des rangs. Il n'avait pas tenu à lui que sa puissance en Italie ne m'ouvrit

brillamment la carrière administrative. Ces témoignages de son affection avaient jeté dans mon cœur de profondes racines de reconnaissance.

Il était souffrant : je pus m'apercevoir bientôt que l'état de son âme influait gravement sur sa santé. Aussi, combien de douleurs s'étaient accumulées autour de lui ! Depuis quelques mois, les désastres de la France, la chute de Napoléon, la perte d'une brillante position, et, par-dessus tout, la mort d'une mère adorée !

Sa position à Vienne avait quelque chose de contraint et de faux : c'était pour lui une source continuelle de gêne. Sa réception avait été l'objet de discussions diplomatiques : il ne l'avait due qu'à l'insistance du roi de Bavière, son beau-père, et à l'affection de l'empereur Alexandre. Mais on ne pouvait oublier qu'il était le fils adoptif de Napoléon, et l'on savait que son noble caractère ne se démentirait jamais, qu'il userait de toute son influence en faveur de l'homme qui avait été son bienfaiteur. Placé entre les puissances victorieuses, qui célébraient les revers de la France, et les représentants du gouvernement des Bourbons, il semblait isolé au milieu de cette foule et dans ce tourbillon de plaisirs.

Son accueil fut bienveillant et amical. Heureux de trouver quelqu'un avec qui il pût parler de ses anciens souvenirs, il revint sur son passé, si brillant et si glorieux ; son expression, son attitude

avaient une sorte de charme mélancolique. Nous parcourions les diverses phases de sa carrière militaire. Tout à coup, sa parole s'anima : entraîné par une vive émotion, il me transporta en Égypte, et se mit à décrire la perte de son premier ami enlevé à ses côtés par un boulet à la bataille des Pyramides. Aux derniers mots de ce triste récit, je m'aperçus que de grosses larmes mal déguisées roulaient dans ses yeux. Pour effacer cette lugubre pensée, je lui parlai de notre première connaissance faite à Clichy à un déjeuner que donnait M^{me} Récamier, pendant le court espace de la paix d'Amiens, déjeuner où se trouvaient toutes les célébrités de la France et de l'Angleterre. Puis, nous en vinmes naturellement à parler de toutes ces joies de Vienne, de celles qui se préparaient encore. Mais je vis bientôt que toutes ces solennités, si enivrantes pour la plupart des acteurs ou des spectateurs, lui rappelaient incessamment une cause douloureuse à son cœur. Aussi, ne fus-je pas fâché quand on annonça la visite de l'empereur Alexandre, qui venait sans façon, et selon sa coutume, le chercher pour une promenade au Prater. Je pris congé de lui : il me fit promettre de le voir souvent. On croira sans peine que je dus me faire un plaisir de ce devoir.

En le quittant, j'allai faire au prince Ligne ma visite quotidienne. J'aimais à lui rendre compte de ma journée de la veille. Quoique, à cette heureuse épo-

que , mes occupations consistassent principalement dans une vie extérieure, dans la fréquentation de mes jeunes amis et les plaisirs de la société , il me semblait bien doux de venir auprès de lui recueillir quelques-unes de ses saillies fines et spirituelles, ou étudier dans son intimité un chapitre de ce panorama vivant.

Il y avait foule chez lui : sa petite maison pouvait à peine la contenir. L'aimable hôte était, comme toujours, pour ses visiteurs un dispensateur d'esprit. Sa verve intarissable, la gaieté de ses souvenirs rappelaient à ses auditeurs qu'alors que le corps chancelait, son imagination soutenait la voûte. Personne mieux que lui ne pouvait donner une idée de cet esprit léger, gracieux, presque insaisissable qui fut l'ancien esprit français. En entendant parler le prince de Ligne, il me semblait toujours que je rétrogradais de tout un siècle.

On répétait quelques-uns de ces bruits dont les oisifs du Graben alimentaient la curiosité publique. Après avoir distribué les États et les couronnes, les faiseurs de nouvelles avaient imaginé de faire des mariages : ainsi le roi de Prusse devait épouser, tantôt la grande-duchesse d'Oldembourg, tantôt une archiduchesse d'Autriche.

« Ces messieurs, disait le comte de Witt, abusent étrangement de notre crédulité. Ne veulent-ils pas aujourd'hui, au moyen d'un divorce, marier

Sa Majesté Prussienne avec l'impératrice Marie-Louise ?

— Mirabeau , répliqua le prince de Ligne , prétendait qu'il n'est si grossière sottise qu'on ne puisse faire adopter à un homme d'esprit en la lui faisant répéter tous les jours pendant un mois par son valet de chambre. Mais , en vérité , les nouvelles de Vienne nous supposent une foi trop robuste. Je ne sais pas comment *Robinson* , à son île d'Elbe , prendrait cette facétie. »

On s'entretint ensuite des représentations théâtrales que donnait l'impératrice d'Autriche dans les salons du palais.

« Nul théâtre ne peut le disputer au vôtre , dit le prince en se tournant vers moi. J'ai vu vos pièces représentées partout. En Prusse , devant Frédéric , on ne jouait que les chefs-d'œuvre de la scène française ; en Russie , sur le théâtre de l'Ermitage , j'ai vu donner *le Philosophe marié* et *Annette et Lubin* devant l'impératrice Catherine , bien faite pour apprécier la grâce et la finesse , non moins que la grandeur et l'éclat. Quel public choisi que celui de cette cour si brillante , lorsqu'on y donnait *le Crispin duègne* de Ségur , si admirablement joué par Cobentzel , et ma pièce de *l'Amant ridicule* , dont l'auteur était peut-être plus ridicule que l'amant ! Et , dans la salle , quelle foule d'originaux dont chacun m'avait servi de canevas , et qui , comme

partout, applaudissaient sans se reconnaître ! Il fallait aussi voir ce théâtre de Ferney où Voltaire lui-même déclamait devant nous les scènes les plus comiques de Molière, et s'y pâmaient de rire, ce qui nuisait fort à l'effet qu'il voulait produire. Et Trianon !... Trianon... où cette reine angélique jouait si royalement mal, devant une foule de courtisans enivrés de ses charmes ! »

Et alors avec son esprit, si éminemment dix-huitième siècle, il se mit à nous rappeler quelques-unes des causeries parfumées de Versailles.

« Quels admirables souvenirs ! mon prince, lui dit le comte de Witt.

— Mon Dieu ! j'ai vu, je me souviens, je raconte. »

Après une journée consacrée à l'amitié et une soirée passée à admirer l'expressive pantomime de Bigottini dans le ballet de Nina, je me rendis chez la comtesse de Fuchs. Le salon était rempli comme d'habitude : je trouvai heureusement une place près du baron Ompteda. Avec un sérieux d'augure, Ompteda avait un esprit des plus originaux. Personne mieux que lui ne savait, en quelques mots, esquisser un portrait. Sa langue était aussi redoutée que ses esquisses. Bon ami au demeurant, ses épigrammes étaient plutôt un travers de sa tête qu'un tort de son cœur.

Pendant que la foule bourdonnait en tous sens

autour de nous , Ompteda se mit à passer en revue les personnes de notre connaissance qui étaient dans le salon ou qui entraient successivement.

« Depuis votre départ , me disait-il , Vienne a subi un siège et une occupation ennemie : vous ne devez pourtant y trouver que peu de changements. Les ridicules sont restés les mêmes , image de l'immobilité du gouvernement autrichien. Seulement , on les voit mieux , grâce aux progrès des lumières du siècle.

« Les salons sont tels que vous les avez laissés ; celui-ci particulièrement n'a pas cessé d'être le rendez-vous des amis de notre charmante *reine*. Jamais nom ne fut mieux mérité , et jamais ses sujets ne se sont révoltés contre son joug. J'ai vu peu de femmes réunir autant de vrais amis : mais , ce qui est plus rare , elle possède le talent de les lier si intimement , qu'ils ne sont jamais étrangers les uns aux autres , malgré l'absence et les événements qui les séparent. Aimez-moi , aimez-vous , voilà la base de son gouvernement : notre union en fait la force et notre bonheur la durée. En vérité , je ne crois pas qu'il y ait au monde de despotisme plus facile que le sien , ni de code plus doux à suivre. Vous trouverez , comme toujours , dans son empire , la politesse sans fausseté , la franchise sans rudesse , la complaisance sans flatterie , et des égards sans contrainte.

« D'abord , sur le premier plan , le cher major Fuchs , heureux et paisible possesseur du trésor que nous envions tous ; enthousiaste comme jadis de l'organisation de la milice viennoise , à laquelle il doit son grade , et d'où dépendent , assure-t-il , l'éclat et le salut de la monarchie autrichienne.

« La comtesse Laure , sa femme , toujours égale , toujours vraie , toujours bonne. Sa figure enfantine semble être le miroir de son excellent cœur. Si l'on n'admire pas en elle les traits d'une beauté parfaitement régulière , du moins sa physionomie est animée de je ne sais quelle expression douce et ravissante que l'art de plaire ne peut imiter. Elle a cet esprit conciliant , et sans fadeur , qui est peut-être le secret d'attacher.

« La chanoinesse Kinski , chez laquelle un air de bonté facile répand encore du charme sur des traits auxquels le temps a déjà ravi quelque chose.

« Les princesses de Courlande : cette belle duchesse de Sagan , passionnée pour tout ce qui présente de l'héroïsme et de la grandeur : son extrême beauté n'est que le moindre de ses agréments. Sa sœur , la comtesse Edmond de Périgord , dont la démarche , les gestes , l'attitude , le son de voix forment un ensemble qui offre je ne sais quoi d'enchanteur. Elle a sur sa figure et dans toute sa personne ce charme irrésistible sans lequel la beauté la plus parfaite est sans pouvoir. C'est une fleur qui

semble ignorer le parfum qu'elle exhale. Enfin la dernière de ces trois Grâces de Courlande, la charmante duchesse d'Escherenza, qui réunit en elle tout ce que nous admirons dans les deux autres.

« Sur le second plan , Walmoden , aujourd'hui feld-maréchal , qui, malgré ses succès , est toujours resté simple et bienveillant. C'est aussi ce qu'on peut dire du prince de Hesse-Hombourg : la gloire militaire ne l'a pas enorgueilli ; chez lui, une affectueuse bonté tempère des manières nobles et imposantes.

— Oui , le prince Philippe est un des hommes que le sarcasme ni la malignité ne sauraient atteindre. Dans l'intimité , il est aussi distingué par les nobles qualités du cœur , qu'il l'est sur les champs de bataille par sa brillante valeur et son coup d'œil exercé.

— Voici Nostitz et Borel qui entrent. Le premier a vu expirer dans ses bras , à la bataille de Saalfeld , le prince Ferdinand-Louis de Prusse , dont il était aide de camp. En 1808 , on lui avait refusé une commission d'enseigne en Autriche. Il a mieux fait son chemin en Russie ; car le voilà déjà colonel avec bonne chance d'aller plus loin. Nostitz n'a qu'un défaut : je crois , en vérité , qu'il demeure en fiacre. A toute heure , qu'on soit sur le Graben , au Prater , au Bastion , on l'y voit passer , brûlant la terre ou le pavé. C'est l'homme-voiture , comme autrefois le Centaure était l'homme-cheval.

« Borel est tel que vous l'avez connu , ayant autant amis qu'il compte de connaissances. Toujours il se laisse entraîner mollement , non pas au torrent des événements , mais au doux fleuve de la vie , sur lequel il vogue en véritable épicurien. Quoique d'un esprit vif et cultivé , Borel n'a rien inventé. Si , je me trompe : il a trouvé le moyen de faire tenir son lorgnon d'écaille dans l'orbite de son œil. Sublime découverte ! mode admirable , que tous nos jeunes gens veulent imiter , au moyen de contractions de muscles qui ressemblent fort à des grimaces.

« Reuss est dans les nuages : je n'ai pas la prétention de l'y suivre. N'ayant pas voyagé , il a peu vu : aussi , prend-il son imagination pour de l'instruction , l'envie de savoir pour de la science , l'obscurité pour de la finesse. Enfin il prouve qu'avec de l'esprit et le germe des talents on se rend souvent insupportable dans la société par de légers défauts qui s'y font sentir à tous moments.

« Remarquez , près des princesses de Courlande , le prince de Lichtenstein , aussi à l'aise dans un salon que sur le champ de bataille : on l'appelle le prince monstre. Mais je vous assure que c'est un *Azor* qui a trouvé bien des *Zémires*. Il compte autant de succès auprès des femmes que de palmes à l'armée.

« Le duc d'Escherenza , heureux mari d'une femme ravissante , est un de ces mortels qui , comme

dit Figaro , se sont donné la peine de naître. A tout prendre , ce n'est pas un mauvais lot.

« De Gentz a tous les secrets de l'Europe : il en aura bientôt toutes les décorations. C'est une des voix de cet être silencieux qu'on appelle le gouvernement autrichien : peut-être , avec ses manifestes, ses journaux et ses proclamations , a-t-il été aussi redoutable à Napoléon que les glaces de la Russie. Mais les honneurs et les cordons ne sont pas tout pour lui. Les souverains savent qu'il aime aussi l'argent ; ils lui en donnent à satiété. Accablé de travaux et d'affaires , blasé sur tous les plaisirs , de Gentz cherche à s'étourdir en se précipitant dans le tourbillon du monde. Ce n'est pas là qu'il trouvera le bonheur.

« Ferdinand de Palfi a de l'esprit comme un lutin : son cousin François a de l'or comme un Pactole. Le premier joue, gagne, et, de son gain, a fait bâtir un magnifique hôtel qu'on appelle le château de cartes. Il y reçoit ses amis avec cette joyeuse figure que vous lui voyez ; et ses amis sont nombreux. François est beau parmi les beaux : prodigue avec les femmes , il en est adoré. Tous deux aussi , on peut le dire , sont nés sous une heureuse étoile.

« Le prince Paul Esterhazy est bon et affectueux, mais un peu froid. Celui-là encore n'a qu'à se laisser vivre. A coup sûr , il a un avenir unique. Je de-

mandais hier à Malfati comment son père, le prince Nicolas, qui n'est plus très-jeune, peut, sans inconvénient pour sa santé, résister à ce torrent de plaisirs : c'est le bonheur qui le soutient, m'a répondu le médecin. Le bonheur à cette manière n'est pas encore au nombre des prescriptions médicales, malheureusement.

— Expliquez-moi, je vous prie, pourquoi, au milieu de nos réunions si animées, si insouciantes, le comte et la comtesse de Pletemberg portent sans cesse des figures glacées et contraintes. Quelle est la cause de cette mélancolie malade dont ils attristent ici les regards ?

— Je vais vous la dire, me répondit-il ; votre récente arrivée à Vienne ne vous a pas encore permis de l'apprendre : c'est du reste un assez joli thème à broder. On en formerait aisément un tableau de mœurs qui ne serait pas dénué d'intérêt, ni surtout de morale.

« Il y a peu d'années, arrivé fort jeune à la possession d'une fortune immense que lui avait laissée le comte régnant de ce nom, Pletemberg était compté parmi les seigneurs les plus élégants et les plus riches de la monarchie. Aux avantages d'un grand nom, au physique le plus séduisant, il joignait le souvenir de quelques aventures brillantes et bruyantes qui avaient signalé ses voyages. Leur scandale l'avait devancé en Autriche, et l'avait mis en assez haut

crédit chez une classe de dames qui ne jugent que la forme, sans trop se soucier du fond. C'est à ce faux éclat qu'il dut, pendant toute sa jeunesse, l'honneur d'être cité comme le modèle des hommes qui choisissent les femmes pour victimes de leur vanité, genre de réputation qui souvent tient lieu de tout autre mérite.

« Entouré de ce prestige qui naît si facilement du pouvoir de tout oser, il complétait son cinquième lustre. Un jour Durberg son intendant, qui d'ordinaire ne le voyait que pour lui renouveler sa caisse, sollicita avec instance un moment d'entretien de Son Excellence pour une affaire qu'il disait être de la plus haute importance.

« Qu'est-ce encore, M. Durberg? lui demande le comte aussitôt qu'il se fut fait annoncer. Un chapitre de morale sans doute, la suite de ceux dont invariablement vous faites précéder le paiement du fermage de mes terres.

« — Rien de cela, lui répond l'intendant en s'inclinant profondément devant son seigneur; mais un avis indispensable équivalant pour vous à un conseil de famille.

« — Parlez donc promptement et soyez concis. Je vous écoute, M. Durberg.

« — Vous paraissez oublier, monseigneur, une clause expresse du testament de votre oncle, qui vous enjoint d'épouser, avant votre majorité, une

demoiselle chapitrale, et ce sous peine de déchéance de tous droits aux États héréditaires de Pletemberg. Voilà, M. le comte, ce qu'à l'expiration du temps fatal, ne manqueront pas de vous rappeler des collatéraux attentifs, qui vous épient charitablement et ne vous réveilleront de votre brillant songe qu'au moment où vous serez abîmé dans le précipice et en dehors de la loi. Vous avez aujourd'hui vingt-quatre ans et demi : il ne reste donc plus que six mois pour atteindre le terme, et il n'est pas très-certain que, dans ce court délai, vous trouviez une demoiselle chapitrale libre encore ou qui veuille cesser de l'être en vous épousant. Réfléchissez-y sérieusement, monseigneur, et surtout promptement ; car il s'agit de tout ce que vous possédez.

« — Ainsi que de votre intendance, n'est-il pas vrai, M. Durberg ? Allez, soyez en repos : j'y songerai pour nous deux. »

« Le comte se le tint pour dit, et, peu de jours après cette conversation, il mit ses amis en campagne, à la recherche du palliatif indispensable. Ceux-ci découvrirent qu'une demoiselle Adélaïde de Gallemberg, sœur de M^{me} de Fuchs, était d'une noblesse à entrer sans examen dans tous les chapitres d'Allemagne, et que son peu de fortune engagerait sans doute ses parents à consentir à cette union de convenance. Le comte se fit présenter à la famille. On ne fit d'objections que pour la forme : on se contenta

des assurances d'amendement futur , qui ne furent pas épargnées. En conséquence, Pletemberg accompagna la comtesse douairière de Gallemberg à Neustadt pour y voir sa prétendue , qui était élevée dans un convent de cette ville. Vous concevez aisément ce qu'éprouve une fille de quatorze ans à qui l'on propose d'épouser un jeune homme riche, bien fait et de maison souveraine. Séduite par une si douce perspective, la pauvre enfant aima dès le premier regard, et consentit sans peine à quitter un triste cloître pour tous les délices d'un monde que son imagination lui montrait sous de riantes couleurs.

« Quoique sa jeune prétendue fût déjà belle comme un ange, ce dont vous pouvez facilement vous convaincre maintenant , malgré ses trente ans et la langueur mélancolique qui voile ses beaux yeux, le comte ne vit dans cette union d'urgence que la tranquille possession de sa fortune. A peine eut-il conduit Adélaïde à l'autel, qu'il l'abandonna comme un enfant aux soins de sa gouvernante et de sa mère.

« Détestant un joug imposé par la nécessité, on le vit reprendre avec plus d'abandon que jamais le cours de sa vie dissipée. Faufaron de vices , il se fit, auprès de ses amis de débauche, une gloire de ses excès et même de sa conduite inhumaine envers sa charmante épouse. Quant à la pauvre comtesse, aimant avec toute la sensibilité et la tendresse du pre-

mier âge, elle souffrait sans oser se plaindre. L'interrogeait-on? elle dévorait en silence ses larmes, ou courait les répandre dans le sein de sa mère. Mais les peines qui insent la vie sont presque toujours celles qui se cachent; et tel qui a résisté à leur violence, succombe à leur durée. Tout ce que l'on peut imaginer de vertus domestiques, d'attachement dévoué, de patiente résignation fut mis en usage par elle pour captiver un cœur dont elle se croyait digne. Mais, après avoir tout tenté pour ramener un ingrat, elle ne put surmonter des chagrins qu'aigrissait encore la vue des objets indignes qui lui étaient préférés. Elle sollicita et obtint facilement du comte, la permission de se retirer dans une de ses terres de Bohême. Abandonnant, à dix huit ans, Vienne et des plaisirs si bien faits pour son âge, elle confina dans une solitude absolue une jeunesse que tant de charmes, de beauté et de talents semblaient appeler à une destinée plus heureuse.

« Mais les malheurs servent aux âmes bien nées comme les orages à l'air qu'ils purifient. Opposant à un dédain injurieux une conduite irréprochable, des vertus angéliques à des mœurs dissolues, elle dévoua à la bienfaisance et à l'exercice d'une piété exemplaire les longues années qu'elle passa dans la solitude.

« Débarrassé d'un frein, d'ailleurs bien léger, le comte, après son départ, ne se livra qu'avec plus

d'entraînement à tous les écarts de sa vie passée. Quand il crut avoir épuisé à Vienne la coupe des voluptés que cette capitale lui offrait sans cesse, il alla dans d'autres pays demander de nouveaux délires à un autre ciel. Enfin, après douze ans d'absence, blasé sur ces jouissances faciles par la satiété même, qui engendre le dégoût, il se ressouvint qu'il avait une patrie, et qu'une femme charmante y portait son nom. Six mois se sont à peine écoulés depuis qu'à son retour d'Italie il se rendit à sa terre de Bohême, et revit celle à laquelle ses serments et des liens sacrés l'avaient engagé pour la vie. Il trouva la comtesse dans tout l'éclat de sa beauté ; car la raison, en tempérant sa douleur, avait rendu à son teint sa fraîcheur, et à ses yeux leur pouvoir. Enfin, pour ajouter au chapitre des bizarreries de l'esprit humain, Pletemberg l'eut à peine revue qu'il en devint éperdument amoureux.

« Cependant, un amour-propre si constamment froissé avait depuis longtemps glacé, chez Adélaïde, un cœur ouvert aux impressions les plus tendres. Les détails des excès auxquels son mari se livrait lui avaient été rapportés de toutes parts. Le comte était devenu pour elle un objet d'antipathie insurmontable, dont la réflexion ni même le devoir ne purent triompher. Soins, tendresse, repentir, rien ne parvint à la fléchir. Elle se montra insensible aux prières de son époux, aux sollicitations de ses amis :

son âme avait été trop longtemps et trop cruellement ulcérée.

« Le comte se flatta qu'un voyage à Vienne, pendant cette époque mémorable, apporterait quelque changement à ces sentiments de répulsion ; que le tumulte des fêtes, la dissipation, la vue du bonheur enfin, feraient renaitre dans le cœur de sa femme l'amour que jadis il lui avait inspiré. Adélaïde consentit à l'accompagner, à prendre part même aux plaisirs qui se varient ici sous toutes les formes ; mais elle n'en reste pas moins de glace pour un mari coupable. Et, comme premier châtiment d'une conduite sans excuse, l'amour de Pletemberg, cet amour qu'on ne peut plaindre, n'a réussi, jusqu'à ce jour, qu'à le couvrir de ridicule. Soupissant comme à quinze ans, jaloux comme à soixante, il s'empare furtivement des divers objets dont sa femme s'est servie. Des gants, des rubans, des mouchoirs, dérobés par lui, sont placés sur son cœur et couverts de baisers en public. Mille folies semblables, loin de reconquérir une affection perdue, semblent ajouter encore à l'éloignement qu'il inspire. Repoussé de la couche nuptiale si longtemps dédaignée par lui, il exhale ses plaintes tantôt en vers, tantôt en prose. Tout cela est porté si loin, qu'à en juger par de telles actions et par les discours qu'il tient, je n'ai pas le moindre doute que, dans peu, sa raison ne s'altère. Ainsi, nous verrons le pauvre comte servir d'exemple à tous

les maris litertins qui attendent , pour se repentir , que leurs fautes les aient punis. »

Pendant le récit du baron , je considérais avec un intérêt bien vif l'objet de cette touchante histoire. La pâleur de son teint répandait sur sa belle figure cet intérêt que laisse toujours la trace des passions ou des souffrances. Il semblait que Laharpe avait voulu peindre l'expression de ses yeux dans ce vers sur la mélancolie :

« Son regard triste et doux implore la pitié. »

« Voilà , me dit en terminant Ompteda , ce qui explique cette teinte de tristesse que vous remarquez sur leur physionomie. Nos deux pauvres amis ressemblent à des cariatides soutenant l'orchestre d'une salle de bal : tout est animé , tout est mouvement autour d'elles : seules elles restent froides et sévères comme le marbre dont elles furent extraites. »

Au moment où le baron achevait sa comparaison , on servit le souper. Je me plaçai près de lui pour jouir encore de ses observations. Ses esquisses pittoresques , et leurs nuances variées m'intéressaient d'autant plus qu'elles se rapportaient à des amis qui m'étaient bien chers.

On parla du grand carrousel impérial qui devait avoir lieu le lendemain. Le jeune comte Woyna , qui remplissait le rôle d'un des vingt-quatre cheva-

liers, en détailla tous les apprêts : on l'écoutait avidement. Là étaient l'intérêt, la curiosité du moment. Toute affaire, tout plaisir s'éclipsaient devant cette fête mémorable qui devait résumer les magnificences du congrès.

XIII

Le carrousel impérial. — Les vingt-quatre paladins et leurs dames.
— Souvenirs des tournois au moyen âge. — Les prouesses des
chevalliers. — Fête et souper au palais impérial. — La table des
souverains.

Le jour du carrousel impérial, jour si impatiemment attendu, était arrivé enfin. Tant de semaines avaient été employées aux préparatifs, qu'on ne doutait pas que la cour n'y déployât toutes les merveilles du luxe et toutes les ressources de la richesse.

Cette fête devait être comme une évocation des brillants et poétiques souvenirs du temps passé. Les dernières traces de la chevalerie se sont effacées avec les derniers vestiges de la féodalité. Notre

âge, tout positif en guerre comme en amour, ne comporte plus les ingénieuses et charmantes théories du moyen âge. L'enthousiasme du cœur, l'élévation des pensées, la délicate abnégation de la passion ont disparu de nos mœurs, et fait place à un égoïsme sérieux et poli. On n'est plus le chevalier d'une belle : on ne va plus, la lance au poing, soutenir contre tous la supériorité de ses charmes ; on ne risque plus sa vie pour une écharpe brodée par elle. L'amour aujourd'hui fuit tout éclat : ce n'est plus qu'un accessoire dans la vie, et son premier soin est de s'envelopper comme d'un voile mystérieux.

Les mœurs chevaleresques méritent cependant nos regrets. L'amour, compris ainsi et professé avec cette franchise, était non seulement la vie du cœur, mais encore le foyer de grandes pensées et de passions généreuses. Il était beau de se parer de son courage désintéressé, de son mépris pour la vie, quand on se proposait, pour unique récompense, un mot ou un sourire de la femme aimée.

Les dames surtout doivent regretter ces changements survenus dans nos habitudes sociales. Depuis que le niveau de la civilisation générale a passé sur les sentiments, elles ont perdu cet empire idéal où elles régnaient en souveraines : elles sont descendues du trône pour se confondre dans la foule. On conçoit sans peine quels attraits devaient avoir pour

elles les apprêts d'une fête, dont l'objet était de rappeler et de faire revivre, pour ainsi dire, les formes et l'esprit des temps chevaleresques.

Le prince de Ligne voulut bien disposer en ma faveur de l'un des billets que le grand maréchal Trautsmansdorf lui avait envoyés. A sept heures, nous nous rendîmes ensemble au palais du Burg.

« Ne pensez pas, me dit le prince pendant le trajet, que nous allions voir un combat à outrance : ce ne sera ni *un pas d'armes*, du genre de ceux où l'on soutenait l'honneur de sa maîtresse, encore moins un appel au *jugement de Dieu*, où le vaincu ne pouvait se racheter de la mort que par sa reclusion dans un couvent. Ces rixes sérieuses ont fait place à de plus doux et de plus gracieux exercices. Nos modernes redresseurs de torts soutiennent de leur lance, dans un tournoi, l'incomparable beauté de leur dame, aussi paisiblement que jadis on plaidait une thèse à la cour d'amour. Nous n'avons donc pas à redouter l'accident fatal qui termina les jours du roi Henri II, et mit fin aux tournois du moyen âge. »

Plusieurs officiers, sous les ordres du grand maître des cérémonies, le comte de Wurmbrand, attendaient aux portes les personnes invitées, pour les conduire aux places qui leur étaient réservées. Telle était la curiosité générale, que de faux billets d'admission avaient été, disait-on, fabriqués et vendus à très-

haut prix. Aussi la police viennoise avait-elle dû recourir aux plus minutieuses recherches.

Le manège impérial, construit par Charles V, et appelé depuis lors la salle du Carrousel, avait été disposé pour cette solennité. Ce bâtiment, dont le vaste vaisseau est presque égal à l'étendue d'une église ordinaire, a la forme d'un parallélogramme prolongé. Tout autour, règne une galerie circulaire qui comunique avec les appartements du palais. Des bancs disposés en gradins pouvaient recevoir mille à douze cents spectateurs. Cette galerie était coupée par vingt-quatre colonnes corinthiennes, où se voyaient appendus les écussons des chevaliers, ornés de leurs armes et de leurs devises.

A chaque extrémité de cette vaste arène, on avait élevé deux tribunes occupant toute la longueur du bâtiment, et drapées des plus riches étoffes : l'une destinée aux monarques, aux impératrices, aux reines, aux princes souverains ; l'autre, précisément en face, était réservée aux dames des vingt-quatre paladins qui allaient prouver qu'elles étaient belles entre les belles. Au-dessus de ces tribunes on avait disposé les orchestres : tout ce que Vienne possédait de musiciens distingués s'y trouvait réuni.

Une des galeries latérales était destinée aux ambassadeurs, aux ministres, aux plénipotentiaires de l'Europe, aux célébrités militaires et aux illustres familles étrangères. La noblesse autrichienne, hon-

groise et polonaise était rangée dans l'autre galerie.

Sous la tribune impériale s'élève un jeu de bague : les chevaliers doivent en enlever les anneaux avec leurs lances et sans s'arrêter, pendant que leurs chevaux seront lancés avec rapidité. Autour de la salle, de distance en distance, des têtes de Turcs et de Mores, couvertes de leurs turbans, sont placées sur des piliers et servent également de but aux combattants. Sans doute ainsi autrefois, on entretenait la haine des guerriers allemands contre leurs envahisseurs et implacables ennemis les Turcs. Afin de prévenir les accidents, le sol du manège est couvert d'un sable fin à la hauteur d'un demi-pied. Enfin, à la porte de la salle, une barrière marque l'entrée de la lice. Derrière cette porte, se tiennent les hérauts d'armes avec leurs trompettes, et revêtus de leurs magnifiques costumes. Une multitude de lustres, garnis de bougies, répandaient dans cette vaste enceinte un foyer de lumières qui pouvait le disputer au jour.

Nous étions placés entre le feld-maréchal Walmoden et le prince Philippe de Hesse-Hombourg. Près de nous on remarquait le prince Nicolas Esterhazy, revêtu de son uniforme de hussard hongrois, dont la riche broderie pouvait déjà à elle seule servir d'objet à la curiosité. Le premier rang de notre galerie était occupé par les plus jolies et les plus éminentes dames de la société viennoise: les prin-

cesses Marie Esterhazy, de Walstein, Jean de Lichtenstein, de Stahremberg, de Colloredo, de Metternich, de Schwartzemberg, les comtesses Bathiany, de Durkeim, etc. La galerie en face était garnie de dames étrangères. Sur le rang de derrière, les altesses, les excellences diplomatiques de tous les pays, de toutes les importances, formaient une ligne d'or et de diamants, tant leurs habits de cour ou d'uniforme étaient chargés d'ordres et de broderies. Pour en couper un peu l'uniformité, le costume rouge du cardinal Conzalvi ; plus loin, le turban du pacha de Widin, le cafetan de Maurogeny, et le colback du prince Manug, bey de Mirza, semblaient jeter quelque variété au milieu de cette incomparable magnificence.

« Remarquez, me dit le prince de Ligne, lady Castlereagh près de la tribune des souverains : en façon de diadème, elle porte sur son front l'ordre de la Jarretière en diamants de son noble mari. C'est une petite facétie vaniteuse à laquelle n'avait pas songé le galant Édouard quand il ramassa le ruban bleu qui rattachait le bas de chausse de la belle Alix de Salisbury. L'orgueil, quand il veut se singulariser, nous joue parfois de bien méchants tours. »

Je ne cessais de me faire désigner par le prince de Ligne les personnages de ce vaste cercle qui m'étaient inconnus. Le souvenir aime à rencontrer des noms historiques : en vérité, à quelques exceptions près,

tous les personnages qui , depuis un quart de siècle , avaient occupé en Europe la voix de la renommée , se trouvaient réunis là : M. de Talleyrand à côté du prince de Hardemberg ; non loin du cardinal Conzalmi , lord Castlereagh , le comte de Lœvenhielm , M. de Palmella , M. de Labrador , le commandeur Alvaro Ruffo , M. de Nesselrode , le duc et la duchesse d'Argyle , lord Clancarty , M. Pozzo di Borgo , Ypsilanti , toutes les illustrations du passé et de l'avenir.

A huit heures précises , une fanfare de trompettes , sonnée par les hérauts d'armes , annonça l'arrivée des vingt-quatre dames : conduites par leurs galants champions , elles vinrent s'asseoir au premier rang de leur tribune.

Toutes , par leur grâce et leur beauté , méritaient le nom de *belles d'amour* qui leur avait été donné : c'étaient les princesses Paul Esterhazy , Marie de Metternich , les comtesses de Périgord , Rzewouska , de Marassi , Sophie Zichy , etc. On ne peut se figurer un spectacle plus gracieux et plus éblouissant. Ces dames s'étaient divisées en quatre quadrilles qui se distinguaient par la couleur de leurs costumes : le vert d'émeraude , le rouge cramoisi , le bleu , le noir. Toutes les robes étaient de velours , garnies des plus riches dentelles , et étincelantes de pierreries.

L'ensemble de ces toilettes était copié avec une minutieuse exactitude sur celles du seizième et du dix-septième siècle. Le quadrille qui avait choisi la

couleur verte portait le costume national hongrois. Il consistait en une longue tunique ouverte, avec un dessous de satin blanc, agrafée depuis le corsage jusqu'au genou par des épingles en diamants. Placées à des intervalles réguliers, ces épingles laissaient entrevoir le satin dont la blancheur et le brillant formaient un délicieux contraste avec le vert foncé du velours. Des agrafes nouaient également d'autres ouvertures depuis le bas de la taille jusqu'à l'épaule. Le corsage, plat par-devant, était couvert des bijoux les plus riches. Une première manche en velours, large et flottante, ouverte sur l'épaule, tombait en suivant la forme du bras ; dessous, était une seconde manche flottante en satin blanc, brodée comme le corsage, mais en or et en pierreries de couleur. Sur la tête, était placée une petite toque aussi de velours, entièrement couverte de pierreries. Enfin, un long voile transparent, broché d'or, attaché à la coiffure de ces dames et tombant jusqu'aux pieds, les enveloppait entièrement.

Les autres quadrilles avaient adopté les costumes polonais, autrichien, et français du temps de Louis XIII. La coupe et la forme des habits étaient variées, mais tous étalaient le même luxe, la même magnificence. En les voyant on aurait pu penser que toutes les richesses de la monarchie autrichienne avaient été mises en réquisition. Tous ces bijoux étaient évalués à près de trente millions de francs. Ceux de

la seule princesse Esterhazy, née de la Tour-et-Taxis, figuraient dans cette somme pour six millions environ.

Dès que les *belles d'amour* eurent pris leur place , dessinant sur une même ligne une réunion de figures angéliques , tous les yeux se portèrent sur elles. Immobiles , enveloppées de leurs longs voiles transparents , elles semblaient attendre avec calme le moment de leur triomphe. Une nouvelle fanfare annonce l'arrivée des souverains. A leur entrée, tout le monde se lève : les vingt-quatre *belles d'amour* rejettent leurs voiles en arrière, et apparaissent dans tout leur éclat. Des applaudissements unanimes viennent se mêler aux acclamations qu'a excitées la présence des monarques.

L'empereur d'Autriche se place au centre de la tribune avec les impératrices à ses côtés ; les autres souverains et princes régnants selon l'ordre de leur préséance. Les sièges, recouverts de velours, étaient étincelants d'or et de broderies. L'empereur Alexandre , retenu par une indisposition , n'assistait pas à cette représentation : il en fut donné une autre en son honneur quelques jours après , et l'on y reproduisit les détails de la première avec une précision mathématique.

Tous les illustres hôtes de la cour autrichienne , revêtus des plus brillantes parures, ou de leurs uniformes , décorés de tous leurs ordres , forment le

coup d'œil le plus imposant. Au premier rang de la tribune impériale , à droite et à gauche des impératrices , on distingue la reine de Bavière , l'archiduchesse Béatrice d'Este, la grande-duchesse d'Oldembourg et sa sœur Marie de Weimar ; sur le second rang, les rois de Prusse , de Danemark, de Wurtemberg , de Bavière , les princes de Prusse , de Wurtemberg , de Bavière , le prince Eugène Beauharnais , enfin les archiducs Charles , Albert, Ferdinand , Maximilien d'Este , Jean et Regnier.

On avait pensé que l'impératrice Marie-Louise et son fils le jeune Napoléon assisteraient à cette fête ; mais ils ne vinrent ni à celle-ci , ni à la seconde. Marie-Louise , en effet , se trouvait placée dans une si fausse position, qu'elle avait jugé que le seul moyen de conserver de la dignité dans le malheur était de vivre dans l'obscurité. Aussi, sortait-elle fort peu du palais de Schœnbrunn. Cependant, le prince de Ligne me dit qu'accompagnée de l'empereur son père et de ses jeunes sœurs , elle avait assisté plusieurs fois aux répétitions.

Les souverains et les spectateurs sont assis ; la salle aussitôt retentit d'une bruyante musique militaire ; les vingt-quatre paladins paraissent à la barrière. C'était la fleur de la noblesse de l'empire. La plupart, lors des dernières guerres, avaient dans une autre arène gagné vaillamment leurs éperons. Si tous brillaient par leur gloire personnelle ou par l'illustra-

tion de leurs familles, il n'étaient pas moins distingués par leurs avantages extérieurs. Il y avait eu , disait-on , de véritables rivalités pour obtenir l'honneur d'un rôle dans ces scènes imitées des anciens temps. Enfin , le choix, qui semblait être un brevet d'élégance et de grâce , s'était arrêté sur les plus jeunes et les plus beaux. Parmi eux on remarquait les princes Vincent Esterhazy , Antoine Radziwil , Léopold de Saxe-Cobourg , les comtes Félix Voyna , Petersen , le vicomte de Wargemont , le prince Charles de Lichtenstein , Louis de Schenye , Louis de Schœnfeldt , et le jeune Trauttmansdorff, fils du grand écuyer.

Les costumes de ces chevaliers avaient été coupés exactement sur ceux qu'on portait sous le règne de François 1^{er}, époque qui avait vu la chevalerie jeter un dernier éclat et s'éteindre. Ainsi que les *belles d'amour*, ils se divisaient en quatre quadrilles : chacun se distinguait par la couleur qu'avait adoptée le quadrille féminin correspondant. Le costume se composait d'un pourpoint en velours, serrant la taille, avec des manches bouffantes et des revers doublés de satin : les devants étaient ornés de boutons et de lacières en or, le haut-de-chausse collant, les demi-bottes jaunes avec des éperons dorés, les gantelets de même couleur et brodés d'or, le large chapeau retroussé par-devant avec le panache blanc, tombant de côté et retenu par une agrafe de diamants. Les épées

étaient soutenues par des baudriers incrustés de pierreries. Chaque belle avait donné à son chevalier une large bande d'étoffe richement brodée en soie et en or : cette écharpe venait se nouer sur le côté opposé à l'épée.

Les paladins ainsi vêtus montaient des chevaux hongrois de la dernière beauté, remarquables par leur agilité et leur obéissance au commandement. Sous leurs riches caparaçons, on pouvait à peine distinguer leur couleur noire comme l'ébène. Chaque chevalier tenait une longue lance appuyée sur le genou. Vingt-quatre pages, déployant leur bannière, les précédaient : ils étaient suivis par trente-six écuyers vêtus à l'espagnole, portant leurs boucliers ornés d'emblèmes et de devises.

Les pages et les écuyers se forment en ligne de chaque côté de l'enceinte. Les vingt-quatre paladins, deux à deux, se dirigent d'abord vers la tribune des souverains, et abaissent leurs lances en signe de salut et d'obéissance devant les reines et les impératrices : celles-ci répondent gracieusement avec la main. Retournant sur leurs pas, les chevaliers viennent devant l'autre tribune offrir à leurs dames un même hommage de soumission et de respect. Les dames se lèvent pour rendre aussi le salut. C'est alors qu'on peut bien juger de la beauté de leurs traits, de l'élégance de leur taille, de la richesse de leur costume. Après avoir fait deux fois le tour du

cirque , tous les paladins se retirent , attendant un nouveau signal.

Bientôt les hérants sonnent une joyeuse fanfare , à laquelle répondent tous les musiciens des orchestres. La lice est ouverte : alors commencent les différents jeux où doivent se développer la force et l'adresse des combattants. Six chevaliers reparaissent suivis de leurs pages et de leurs écuyers. On exécute la passe de la lance : les chevaux sont mis au galop ; chaque cavalier emporté avec rapidité vient enlever , à la pointe de sa lance , les bagues placées devant la tribune impériale.

Trois fois chaque quadrille recommence la course jusqu'au moment où , presque tous les anneaux ayant disparu , l'on put juger de la dextérité des joueurs.

Quand ce premier exercice est terminé, les lances, ornées des bagues conquises , sont remises aux écuyers : la seconde course commence. Chaque combattant, armé d'un court javelot , le dirige avec une adresse rare vers les têtes des Sarrasins , et toujours au galop, avec une seconde javeline recourbée relève de terre le dard qu'il vient de lancer. Puis bientôt , tirant leurs épées , penchés sur le cou de leurs coursiers , ils se précipitent vers leurs adversaires immobiles, les visent, les frappent en tâchant de les abattre d'un seul coup.

Enfin, armés d'un cimenterre à lame recourbée, on

les voit, emportés de toute la vitesse de leurs chevaux, couper en deux une pomme suspendue à un fil et la recouper d'un revers : ce dernier exercice demandait autant de coup d'œil que d'adresse : le fils du prince Trauttmansdorff y excella.

Toutes ces évolutions qui se succédaient par quadrilles , s'exécutaient aux accords de symphonies militaires appropriées à ces jeux guerriers. Pendant leur durée, le vif intérêt des *belles d'amour* récompensait les paladins de leurs efforts ou de leur dextérité. N'imitant pas les coutumes bruyantes de leurs aïeules qui, dans les tournois ou les combats, excitaient par des cris leurs champions à bien défendre leur renommée , les *belles d'amour* se bornaient à des regards expressifs, à des sourires gracieux ; mais cette muette manifestation d'un sentiment tendre, ne semblait pas moins dire à leurs gentils chevaliers : « Vous joutez pour deux beaux yeux. »

Bientôt les scènes varièrent : on simula une véritable rencontre. Les cavaliers rompirent par quatre : les chevaux furent mis au galop. Deux troupes se formèrent, et se serrant de près , s'efforcèrent de se démonter comme dans les luttes de l'ancienne chevalerie. Des règlements avaient posé les limites de l'attaque et de la défense : dès qu'un combattant apportait trop de vivacité dans la lutte , à l'instant les hérauts d'armes intervenaient , la faisaient suspendre , et de nouveaux chevaliers prenaient la

place. Les orchestres exécutaient alors des airs dont le rythme vif et pressé respirait l'ardeur des combats.

Dans ce moment, un accident, qui faillit devenir très-grave, jeta pour quelques instants un peu de trouble dans la royale assemblée : le prince de Lichtenstein venait d'être renversé de son cheval, et gisait sans connaissance dans l'arène. Les mesures avaient été si bien prises, qu'en un instant il fut relevé et transporté hors du manège. Peut-être même, au milieu de la mêlée, ne se serait-on pas aperçu de cette chute, sans quelques cris d'épouvante partis de la tribune des dames.

Quand cette dernière manœuvre fut achevée, la cavalcade entière vint et se sépara en deux troupes ; chacune était composée de douze chevaliers et de leurs écuyers. Alors on les vit tour à tour se mêler, se dégager, se mettre en ligne sur douze, sur six ou quatre de front, et exécuter différentes évolutions aussi élégantes que rapides. Enfin, pour dernière preuve de l'agilité et de l'intelligence de leurs coursiers, ils terminèrent par une sorte de danse dont la musique réglait les mouvements. De bruyantes acclamations éclataient de toutes parts : la dextérité des cavaliers, la souplesse de leurs montures étaient l'objet de l'enthousiasme général.

Cependant tout est fini : les paladins viennent saluer les souverains et leurs dames, font une fois

au pas le tour de l'enceinte , et la quittent dans le même ordre qu'ils étaient entrés.

Le prince de Ligne paraissait vivement impressionné de ce magnifique spectacle.

« Ce qui me transporte , disait-il , dans ces souvenirs des temps chevaleresques , c'est l'image de la valeur et de l'adresse inspirées par l'amour. Oh ! que nos aïeux comprenaient bien cette passion ! Ils la plaçaient partout , dans leurs jeux , dans leurs combats. Alors elle était grande et noble ; elle était sœur de la gloire. L'amour , chez nous , n'est plus qu'une affaire de plaisir. Au lieu de le placer comme jadis au milieu des hasards de la guerre , ou dans les nobles périls d'un tournoi , nos romanciers et nos poètes l'ont relégué dans les chaumières. L'amour dans une chaumière , on l'a dit , c'est toujours et bientôt une chaumière sans amour.

« Ce goût des tournois , poursuivit-il , a régné de tout temps. Je n'ai pas été témoin des carrousels donnés par la grande Catherine à Pétersbourg , lors des premières années de son règne ; mais j'en ai souvent entendu raconter les détails. Ce qu'ils eurent de remarquable , c'est que les dames y combattirent ainsi que les chevaliers. Le célèbre maréchal Munich était premier juge du camp. Le favori Grégoire Orloff et son frère Alexis marchaient à la tête des quadrilles. Le premier prix de l'adresse et de la grâce fut remporté par la belle comtesse Bu-

turlin, fille du grand chancelier Woronzoff. En le lui remettant, le vieux maréchal voulut qu'elle distribuât les autres couronnes aux dames et aux chevaliers. En vérité, il semblait que Catherine dût épuiser tous les genres de gloire et de plaisir. »

Les souverains se levèrent pour se retirer : les chevaliers reparurent dans la tribune occupée par leurs dames, et passèrent avec elles dans les grandes salles du palais disposées pour le bal et le souper. Les appartements étaient remplis de fleurs et décorés avec un goût exquis : une illumination aussi brillante que le jour y faisait paraître les femmes dans tout leur éclat. Les paladins et leurs dames étaient l'objet de l'admiration. Les souverains avaient repris l'incognito : quelques-uns même, à l'aide du domino, se confondaient dans la foule.

Dans la salle principale était une première table servie en vaisselle d'or, et placée sur une estrade élevée de quelques pieds : elle était consacrée aux hôtes royaux du congrès. A gauche, une autre table, où se déployait la même magnificence, était destinée aux princes, aux archiducs, aux chefs de maisons régnantes, aux ministres des grandes puissances. A droite, s'élevait une troisième table, de quarante-huit couverts, pour les acteurs du tournoi. Autour de la salle et dans les pièces adjacentes on en avait dressé d'autres plus petites, auxquelles les invités prirent place sans distinction de rang. Le parfum

des corbeilles odorantes , le luxe des parures , où le feu des diamants se mariait à l'éclat nuancé des fleurs , le jour des lumières , scintillant dans des milliers de cristaux et mêlant leurs rayons à cet arc-en-ciel éblouissant , les corbeilles d'or circulant chargées de fruits , présentaient l'ensemble le plus magnifique. La magie d'un tel tableau transportait le spectateur dans un de ces rêves que l'imagination seule peut créer. Pendant le repas, des ménestrels vinrent , s'accompagnant sur la harpe , chanter des *lais* à la beauté et des *sirventes* à la valeur.

A la table des souverains, l'impératrice d'Autriche avait à ses côtés les rois de Prusse et de Danemark. L'empereur François avait pour voisines l'impératrice Élisabeth et la grande-duchesse d'Oldembourg. Un peu plus loin, est la charmante Marie, duchesse de Weimar, à côté du prince Guillaume de Prusse. L'immense roi de Wurtemberg est soucieux, comme d'habitude. Devant lui, on a pratiqué une vaste échancrure pour faciliter le placement de son abdomen. En vérité , ce prince semble vouloir prouver jusqu'à quel point de dilatation la peau humaine peut s'étendre. Le roi Frédéric de Danemark pourrait fournir un exemple opposé ; mais son esprit, son enjouement , sa finesse , toutes ces excellentes qualités qui eussent fait d'un simple particulier un homme remarquable , ont fait d'un roi un être adoré : l'excellent Maximilien de Bavière porte sur

son visage ouvert l'expression du contentement et de la bonté.

A la table des paladins, M^{me} Edmond de Périgord est assise près du jeune comte de Trauttmansdorff son écuyer. Non moins remarquable par son éclatante beauté que par le goût de son costume, elle captive l'attention par le charme de sa conversation aussi vive que spirituelle. Les autres dames, gloires du tournoi, font assaut de grâce et d'esprit.

Après le festin, on se rendit dans le salon du bal où plus de trois mille personnes avaient été invitées. Tout ce que Vienne comptait alors dans ses murs de plus illustre par le rang, la naissance ou les fonctions, s'y trouvait réuni. Quelle mémoire pourrait se rappeler tant de noms célèbres à tous les titres? Quelle plume serait capable de caractériser dignement tous les hommes d'État auxquels l'Europe a confié le soin de ses destinées?

Ici, le comte de Lœvenhielm, M. de Bernstorff; le prince de Hardemberg, s'entretiennent froidement de la réclamation soumise au congrès par le roi détrôné Gustave-Adolphe, réclamation que soutient l'amiral Sidney Smith avec plus de persévérance que de succès.

Là, M. de Humboldt, le duc de Dalberg, le baron de Wesseberg agitent la question de la Saxe et de la Pologne.

Le commandeur Alvaro Ruffo et M. de Palmella

s'entretiennent du sort que les Amphictyons européens réservent à l'Italie.

Plus loin , M. de Metternich et M. de Nesselrode conversent vivement avec lord Castlereagh. A la gravité sérieuse de leurs physionomies, on juge sans peine que l'entretien roule sur un tout autre sujet que l'ordre de la Jarretière de milord transformé par milady en un burlesque diadème.

Tandis qu'on s'occupe du sort de Naples , de la Suède , de la Pologne , la valse et la danse viennent mêler leur ivresse aux froides préoccupations de la politique. Les quadrilles avaient été réglés d'avance. Au centre de la salle principale , figure celui des vingt-quatre *belles d'amour* et de leurs paladins.

La fête ne se termina qu'avec la nuit. A chaque pas , on rencontrait du mouvement sans confusion , de la gaieté sans contrainte. Par un rare privilège , le plaisir seul avait trouvé place dans une de ces réunions somptueuses où l'ennui siège si souvent près de l'étiquette et de la vanité.

XIV

Les ambassadeurs de Naples. — Le roi Murat. — Un chef-d'œuvre de Canova. — Alexandre et le prince Eugène. — Vœux pour régénération de la Pologne. — Souvenir de Kosciuszko.

Une des singularités du congrès était la présence simultanée de deux ambassades napolitaines. Dans la reconstruction générale de l'Europe, le sort de l'Italie offrait une des plus graves et une des plus délicates questions soumises à ce tribunal suprême.

Murat était encore à Naples : placé sur le trône par la conquête et la faveur de Napoléon, il avait cru, en abandonnant son bienfaiteur et son beau-frère au moment de sa chute, pouvoir faire oublier la tache originelle de son élévation. Il avait pensé

que l'appui prêté par lui à la cause victorieuse serait une égide pour le maintien de sa couronne. Grande était son erreur : l'Europe coalisée n'avait pas renversé Napoléon pour respecter les rois qu'il avait faits. Dans la pensée secrète des cabinets dirigeants, la déchéance de Murat était tacitement convenue dès le mois de septembre 1814, avant même l'ouverture des délibérations officielles.

Pour conjurer l'orage, Murat, comme tous les autres souverains, avait envoyé à Vienne des représentants chargés de soutenir les intérêts de sa royauté compromise. Ses choix, il faut l'avouer, étaient heureux : le duc de Campochiaro et le prince Cariati, ses plénipotentiaires, méritaient par leur loyauté, leur connaissance des affaires, et leur considération personnelle, d'être les organes d'une meilleure cause. Mais, abstraction faite des événements qui plus tard amenèrent la rapide catastrophe de leur roi, on peut croire que leurs talents et leurs efforts eussent été vains pour relever une partie désormais perdue.

D'un autre côté, le roi Ferdinand retiré en Sicile pendant une occupation qu'il appelait usurpation, avait dès la chute de Napoléon ressaisi l'espoir de remonter sur son trône. A l'annonce du congrès il s'était aussitôt empressé d'y envoyer ses ambassadeurs : c'étaient le commandeur prince Alvaro Ruffo, et le duc de Serra Capriola. A cette légation étaient

attachés comme secrétaires le marquis de Salvo , homme d'esprit et de talent , et le jeune fils du duc de Serra Capriola , qui préludait alors aux importantes fonctions dont il a été depuis revêtu. A l'appui de cette cause qui se qualifiait hautement de légitime , le roi Ferdinand semblait avoir convoqué le ban et l'arrière-ban de ses diplomates et de ses hommes d'État. Parmi eux on citait le marquis de Brancaccio, le prince Pignatelli, et le chevalier de Médici , célèbre depuis par son habile et sage administration.

La reine Caroline était elle-même accourue. Cette fille de Marie- Thérèse , victime des révolutions de l'Europe , chassée de Naples par les Français , réfugiée en Sicile , évadée de Sicile pour échapper à la protection des Anglais, venait dans ce grand remaniement des empires demander que ses droits ne fussent pas méconnus : quinze ans d'épreuves et de malheurs n'avaient pas abattu son courage.

Deux légations se trouvaient donc en présence : toutes deux se qualifiaient de napolitaines , ayant l'une un trône à conserver , l'autre ce même trône à reconquérir. Leur attitude était celle de deux rivaux qui s'observent. Mais l'opinion publique , qui sait si bien, dans les luttes de ce genre , pressentir de quel côté penchera la victoire , eut bientôt devancé la décision souveraine du congrès. On faisait grand bruit alors du mot *légitimité* mis en avant par

M. de Talleyrand. Il suffit presque de l'invoquer en faveur des Bourbons de Naples : Murat bientôt ne compta plus dans les salons où l'on s'occupait de politique que quelques rares et timides partisans.

Dès lors la position de ses ambassadeurs fut des plus fausses et des plus embarrassantes au milieu de ces divertissements et de ces réunions de tous les jours. On les voyait partout , et tout le monde semblait les fuir : ils assistaient à toutes les fêtes : on se croyait dans l'obligation de les y inviter , comme eux dans le devoir de s'y rendre. Mais il leur fallait une forte dose de courage pour supporter l'espèce d'éloignement où on les tenait. Parias diplomatiques , ils semblaient former une famille à part , d'autant plus remarquables dans leur isolement que leur costume était toujours des plus somptueux et souvent des plus bizarres. Ils suivaient en cela l'exemple de leur roi , qui avait cru devoir prendre le contre-pied de son beau-frère , et afficher autant de pompe dans sa parure que l'autre y mettait de simplicité.

A un déjeuner chez le prince Cariati , l'un de ces délaissés ambassadeurs , et où se trouvaient les ducs de Campochiaro et de Rocca Romana , M. Schinina , leur secrétaire de légation, Griffiths , le général Filangieri , le comte de Witt , on agita cette difficile et importante question du maintien de Murat sur le trône napolitain.

« L'issue des négociations est encore incertaine, disait le comte de Witt ; nul ne peut savoir quelle résolution sera arrêtée. Mais dans ce dédale de négociations, s'il est permis de pressentir l'avenir, les pronostics sont loin d'être favorables au roi Joachim. Lord Castlereagh disait, il y a quelques jours, que sa conduite équivoque lui coûterait sa couronne : et M. de Talleyrand, dont le coup d'œil n'est jamais en défaut, s'est, dit-on, ouvertement prononcé pour le rétablissement de la branche des Bourbons.

— La dépossession de Murat, répondit-on au comte, demandée si instamment par un certain parti, doit être avant tout envisagée au point de vue de la légalité. On parle tous les jours de disposer de son trône, mais ce trône est-il donc vacant ? Improvisé roi par la volonté toute-puissante de celui qui pendant dix ans a dispensé des couronnes, il est resté roi ; la conquête qui a renversé ses collègues d'un jour l'a respecté. En vertu de quel principe l'Europe ira-t-elle donc détrôner un prince qu'elle-même a reconnu, qui a été reçu dans la grande famille de ses souverains, et dont les représentants enfin sont admis ici à ce conseil suprême ?

— Il est difficile, dit-on, de lui pardonner la conduite qu'il a tenue à l'égard de Napoléon. On sait qu'au mois de janvier dernier il a fait au prince Eugène la proposition d'abandonner le parti de la

France , et de réunir leurs armées à celles du maréchal de Bellegarde. Eugène a répondu qu'il ne trahirait jamais son bienfaiteur , Murat a signé son armistice avec. l'Autriche.

— Ce langage est incompréhensible dans la bouche de ceux qui disent tous les jours : Murat serait-il chassé de Naples ? Qu'un Français, qu'un ami de Napoléon lui reproche cette ingratitude : on le conçoit. Mais que les chefs de la coalition formée contre la France , coalition à laquelle Murat s'est réuni , lui fassent un crime de l'appui qu'ils ont accepté , du soutien dont ils ont profité , c'est un manque de franchise : c'est un mensonge diplomatique. »

Le duc de Campochiario nous annonça alors que, dès le mois de septembre précédent , il avait remis au comité dirigeant une note justificative de la conduite politique du roi de Naples. Mais lui-même ne paraissait avoir dans ces explications que peu de confiance pour dissiper les préventions intéressées que chaque jour accumulait contre son souverain.

« Oui , dit le comte de Witt , il faudrait être franc dans cette grave question. Si on veut invoquer contre le roi de Naples le principe de la légitimité des trônes , qu'on l'invoque hautement. Le roi Ferdinand n'a été renversé que par l'abus de la force : la force doit céder au droit.

« Mais la véritable question est ailleurs ; Murat sur le trône de Naples serait pour l'Europe , pour

l'Autriche surtout , un sujet continuel d'inquiétude. Dans le voisinage de ces populations italiennes , dont le sort n'est pas encore fixé , le beau-frère de Bonaparte est loin de présenter des garanties suffisantes au maintien de la paix générale. Il lui faudrait personnellement une conduite pleine de prudence et de circonspection. Et il est à croire que son caractère l'entraînera dans des démarches dont il ne saura pas calculer les chances.

— Après tout , disait le prince Cariati , il serait digne de lui épargner des invectives inconvenantes , surtout envers un homme élevé à un rang que les outrages ne devraient jamais atteindre. Le roi Joachim est sur le trône : on ne devrait pas l'oublier.

— On a dit vrai , ajoutait-on , quand on a dit que chez lui le roi devait cacher l'homme , et le manteau royal le sayon du berger. Rien ne saurait donc justifier les expressions dédaigneuses qu'on lui adresse , et que quelquefois même on ne ménage pas à ses loyaux représentants. »

De la politique , la conversation passa à un autre sujet moins grave. On se mit à parler de beaux-arts et des monuments qui décorent la ville de Vienne. Pour les étrangers , qui s'y trouvaient alors réunis , c'était une grande occupation que d'utiliser les heures de loisir de la journée : toutes les soirées étaient infailliblement consacrées à quelque fête , réunion ,

bal ou spectacle. Le matin les églises, les palais, les galeries étaient incessamment remplis de visiteurs.

Après qu'on eut rapidement passé en revue les plus remarquables de ces monuments, la cathédrale de Saint-Étienne, modèle de perfection gothique, la statue équestre de Joseph II, le tombeau du prince Eugène, le comte de Witt nous vanta comme le plus digne de fixer l'admiration des étrangers, le mausolée que le duc de Saxe-Teschen avait fait élever à la mémoire de son épouse l'archiduchesse Christine. Quelques-uns d'entre nous ne l'avaient pas encore vu : on proposa d'y aller après le déjeuner. Heureux de pouvoir connaître l'opinion de ces personnages distingués d'Italie sur ce chef-d'œuvre de leur compatriote, je m'offris de les y conduire. Bientôt après nous nous rendîmes à l'église des Augustins, où, dans une chapelle qui lui est consacrée, est érigé ce millième titre de Canova à l'immortalité.

Près du sommet d'une pyramide en marbre gris, élevée de vingt-huit pieds, un ange présente dans un médaillon l'image de l'épouse regrettée. Un lion endormi sur les marches du mausolée semble en garder l'entrée : un génie s'appuie sur le lion dans l'attitude de la plus profonde douleur. La Vertu porte dans une urne les cendres de l'archiduchesse, et guide vers les marches du monument l'Innocence et la Pureté, tandis que la Charité, soutenant un vieillard accablé par l'âge, dirige les pas d'un jeune

orphelin en pleurs vers le sanctuaire du dernier repos. Ces figures en marbre blanc sont de grandeur naturelle et du travail le plus parfait.

En considérant ce monument, tout porte à une admiration mêlée de tristesse. On ne songe à rien , on est attendri , on admire , et nulle phrase ne saurait rendre ces émotions aussi vives que rapides.

Le duc de Rocca Romana , appréciateur éclairé des beaux-arts , fit des observations pleines de justesse sur la perfection des détails.

« Ne semble-t-il pas , disait-il , voir sur la figure de ce vieillard la contraction des muscles de son visage, et ses membres succomber sous le poids de l'âge ? Quelle noblesse dans l'attitude de cette femme ! Que de sensibilité dans les traits de cette jeune fille ! Que ce lion exprime bien le repos ! Mais, comme le soleil a aussi ses taches , je blâme les ailes étendues de ce génie de la douceur , si peu en harmonie avec son attitude annonçant une sorte d'anéantissement moral. »

Il y a une telle poésie dans les discours des Italiens instruits parlant des beaux-arts, une expression si saisissante dans leurs critiques ou leurs éloges , que je sentais mon enthousiasme s'accroître. Il me semblait voir ce chef-d'œuvre pour la première fois. Plusieurs autres étrangers, attirés comme nous par un motif de curiosité , se trouvaient en ce moment

dans l'église : tous exprimaient le même sentiment , celui de l'admiration (1).

Avant de nous rendre , le comte de Witt et moi , chez la princesse Sapieha , il me proposa une promenade au Prater. Nous laissâmes nos diplomates continuer , vers les autres curiosités de Vienne , leur excursion artistique , et fûmes nous mêler aux promeneurs de la grande allée. Le Prater , malgré les approches de l'hiver , était chaque jour , à trois heures , une espèce de rendez-vous où l'on trouvait inévitablement tous les personnages éminents et les jolies femmes de toutes les nations. Les Anglaises s'y faisaient remarquer par le luxe de leur toilette , les Polonaises par leur élégance et leurs grâces

(1) Ce chef-d'œuvre de la statuaire moderne a inspiré au prince de Ligne ces vers qu'il m'a donnés et qui sont inédits :

Célèbre Canova, ton immortel ouvrage
Est des regrets d'Albert le vivant témoignage.
Les arts ont seuls le droit de triompher du temps.
Lès larmes du malheur, les pleurs des sentiments
Qui baignent le tombeau de l'être qu'on adore,
Fragile monument, s'effacent à l'aurore,
Et les fleurs qu'à sa cendre on apporte en tributs,
Se fanent le matin et le soir ne sont plus.
Mais les pertes du cœur que l'art immortalise
Font regretter Mausole et revivre Artémise.
De même ton ciseau retrace parmi nous
Les vertus d'une femme et les pleurs d'un époux.

Il faut toujours songer que le poète était octogénaire quand il laissait ainsi épancher sans travail sa verve insouciance et facile.

françaises , les Allemandes par leur fraîcheur et leur simplicité.

Tout en accordant à la légation napolitaine un fond de loyauté incontestable , le comte de Witt déplorait la fausse ligne où ses membres se trouvaient engagés.

« Je m'en afflige , disait-il , plus particulièrement pour le duc de Campochiaro et le prince Cariali : leurs intentions sont droites et leur politique honorable. Mais de si loin ils ne peuvent lutter avec succès contre les conseillers perfides qui circonviennent leur roi et l'entraînent à sa perte. »

La journée était froide et sombre : il n'y avait que peu de monde au Prater. Cependant nous rencontrâmes dans une des allées latérales l'empereur Alexandre se promenant avec le prince Eugène. L'affection que ce souverain portait au vice-roi et dont il lui avait donné de si touchants témoignages lors de la mort de sa mère l'impératrice Joséphine semblait incessamment s'accroître. Il était rare de rencontrer Alexandre sans Eugène. Tous les jours à midi le czar sortait seul en simple frac, et se rendait au palais du prince Eugène, situé à quelque distance sur le même rempart (Wieden Kaiser Garten) : les deux princes , se tenant sous le bras , allaient d'ordinaire, sans suite et sans escorte, visiter les curiosités de Vienne , et ensuite faire quelques tours de promenade au Prater.

Il ne fallait sans doute chercher à cette vive affection d'autre cause que ces qualités aimables qui dans Eugène conciliaient les suffrages et le caractère si noble qu'il avait déployé en tout temps. Pour l'âme élevée d'Alexandre, le malheur même qui depuis quelque temps paraissait s'appesantir sur cet intéressant jeune homme était un mobile suffisant. Néanmoins, cette intimité trouvait des détracteurs parmi le gens qui soumettent tout au calcul et mesurent leur affection à leur intérêt. Mais ceux qui depuis tant d'années avaient connu et apprécié Eugène, n'en estimaient que davantage Alexandre pour la protection ouverte qu'il lui accordait.

Nous passâmes près de l'empereur : il nous vit et s'arrêta pour parler au comte de Witt. Tous deux s'éloignèrent de quelques pas : je m'approchai du prince Eugène. Avec cette franche cordialité qui paraissait dans ses moindres paroles, il m'engagea à retourner souvent chez lui : il était si heureux, me disait-il, de revoir un Français.

L'empereur revint bientôt près de nous : on parla de quelques bruits du congrès. Alexandre écoutait en souriant : sa noble et belle physionomie eût été bien imposante, si une grande expression de douceur n'en avait tempéré la dignité. Mais son attention, la bienveillance de toutes ses paroles, sa simplicité, sa galanterie, sa politesse, lui avaient captivé tous les cœurs à Vienne.

Cette conversation intime si intéressante fut interrompue par la princesse de la Tour-et-Taxis qui descendit de voiture pour parler à l'empereur : le prince Eugène lui offrit son bras. Nous nous éloignâmes, le comte de Witt et moi, et prolongeâmes notre promenade jusqu'à Lust-Hauss.

Le comte s'occupait alors d'un projet qu'il a réalisé depuis, et qui a porté l'illustration de son nom au delà des limites de sa patrie ; je veux parler de l'établissement des colonies militaires russes. Il rédigeait un mémoire sur ce vaste sujet, et devait sous peu de temps le remettre à Alexandre. Il en prit texte pour me parler à son aise de régiments, de manœuvres, d'organisations militaires, détails qu'il aimait passionnément, et auxquels il s'entendait à ravir. Quoique très-jeunes encore pour la plupart, les militaires russes avaient déjà fait tant de campagnes, assisté à tant de batailles ; que la guerre était devenue leur élément. Ils en parlaient avec autant de complaisance que de vieux vétérans qui se reposent. J'aurais pu facilement placer dans mes souvenirs le récit de ces grands projets : mais alors, émule maladroit de Guibert ou de Vauban, j'eusse fait un traité de tactique. Mon but est de faire un traité de plaisirs. Je me rappelle toujours ce que disait le prince de Ligne : *Il n'y a pas plus à gagner à ennuyer les Français qu'il n'y en avait à amuser les anciens Lacédémoniens.*

La princesse Sapielha avait réuni plusieurs de ses amis et de ses compatriotes. De ce nombre étaient les princes Lubomirski et Czertwertinski, chambellan de l'empereur Alexandre, les comtes Zawadowski et Komar, la belle comtesse Rosalie Rzewouska, M. Metzel, le général Kracinski et le prince Paul Sapielha (1) ; enfin un M. Aïdé, qu'on voyait assez régulièrement partout.

Après quelques mots sur les anecdotes du jour et les plaisirs de Vienne, champ fécond, car ils s'y variaient d'heure en heure, on passa à quelques objets plus sérieux et tout naturellement au sort de la Pologne : leur patrie est, toujours et partout, le plus cher mobile pour la pensée des Polonais.

La constitution de cet infortuné pays, sur laquelle on attendait la haute décision du congrès, intéressait vivement tous les esprits, même les plus étrangers aux revirements de la politique. Dans une note remise à M. de Metternich, le prince de Talleyrand, le doyen et maître de la diplomatie, s'était exprimé ainsi :

« De toutes les questions qui doivent être trai-

(1) Le prince Paul Sapielha s'est distingué dans toutes les guerres où les Polonais ont été employés. Éperdument amoureux de la princesse sa cousine, il a prouvé qu'un sentiment profond est la source des plus nobles actions. Sa figure fière et douce s'animait au souvenir de ses campagnes ou de sa patrie. Il sut faire partager à sa cousine l'amour qu'elle lui avait inspiré, et l'épousa quelque temps après le congrès.

tées au congrès , la plus éminemment européenne est celle de la Pologne. Comment ne serait-il pas à désirer qu'un peuple si digne de l'intérêt de tous les autres par son ancienneté , sa valeur , les services qu'il rendit autrefois à l'Europe , et par ses infortunes , pût retrouver son ancienne et complète indépendance ? »

Lors de son voyage pour se rendre au congrès , lorsqu'il traversa la Pologne , l'empereur Alexandre n'avait pas épargné les protestations et les promesses. Il tenait à honneur , avait-il dit , de voir accomplir le grand œuvre qu'il avait entrepris en faveur des Polonais : leur bonheur devait être sa récompense.

Dans leur anxiété , les Polonais réunis à Vienne témoignaient parfois quelques doutes sur l'exécution de toutes ces promesses. Faut-il s'en étonner ? leur défiance serait-elle blâmable ? et n'ont-ils pas été souvent victimes de leur crédulité ?

« Cependant , disait Czerwertinski , le congrès a décidé que les Polonais , sujets respectifs de la Russie , de la Prusse et de l'Autriche , obtiendraient , avec la reconnaissance de leur nationalité , des institutions , une diète , la liberté individuelle , celle de la presse , et une tribune polonaise enfin. Cette disposition nous permet , par des souvenirs précieux , d'embrasser au moins une ombre de notre patrie , et de ne plus voir nos débris errer , incertains d'un lieu de repos. »

Je me hasardai alors à rapporter la conversation que j'avais eue quelques jours auparavant avec M. Novosiltzoff chez le prince de Ligne : je citai quelques passages que , sur le manuscrit de la constitution projetée, l'empereur Alexandre avait tracés de sa main. J'appuyai ce document d'une lettre que je venais de recevoir de mon spirituel ami, le comte de Tolstoy, aide de camp du général de Rath ; il s'était trouvé à Pulawi auprès de l'empereur Alexandre, quand ce prince fut harangué par la députation du gouvernement de Varsovie. En me faisant connaître, avec le talent d'observation qui le distingue, tous les détails de cette réception , le jeune comte me transmettait quelques-unes des expressions du czar dans sa réponse.

« Assurez bien , avait-il dit , les habitants de Varsovie de ma sollicitude pour eux : je ne veux que leur bonheur. »

« J'attends prochainement Kosciusko à Vienne, dit la comtesse Rosalie Rzewouska ; nos amis de Paris ont pensé que sa présence au congrès pourrait être de quelque utilité aux intérêts de notre patrie : nous l'avons vivement sollicité de s'y rendre. N'écoulant que son dévouement , Kosciusko eût sur-le-champ accédé à nos désirs, si quelques obstacles ne l'eussent encore retenu. Ses avis, donnés avec la noble assurance de la vertu , seront , je n'en doute pas , d'un grand poids auprès du czar. Alexandre

l'estime et l'a toujours considéré comme un homme de bien (1).

— Je l'ai quitté depuis peu de temps à Paris, reprit le prince Lubomirski, il m'a donné copie de la lettre adressée par lui à l'empereur. Quels nobles vœux, quelles espérances il y exprime quand, s'adressant au cœur d'Alexandre, il lui dit :

« Je supplie Votre Majesté Impériale, bienfaitrice de l'humanité, d'accorder une amnistie pour la Pologne, sans aucune restriction. Que les paysans qui sont en pays étrangers soient libres en entrant dans leur patrie. Que des écoles publiques soient formées pour l'instruction des paysans. Que la servitude soit abolie dans l'espace de dix ans, et qu'à cette époque chaque laboureur reste propriétaire du champ qu'il aura fertilisé.

(1) Kosciusko arriva trop tard à Vienne, mais il rencontra Alexandre à Braunau. Dans la longue audience que ce prince lui accorda, le héros polonais l'entretint de l'objet de son voyage. Des paroles mémorables prononcées par l'empereur prouvent combien alors il paraissait s'identifier aux espérances de ses nouveaux sujets.

C'est au retour du congrès que Kosciusko connut à Soleure M. Zeltner : ce nouveau lien, qui plaisait à son cœur, lui fit prendre la résolution de se fixer en Suisse.

Le 13 octobre 1817, jour de deuil éternel pour la Pologne, Kosciusko mourut d'une fièvre nerveuse à Soleure, entre les bras de son ami Zeltner, regretté de tous les habitants de ce canton, et surtout des infortunés dont il s'était entouré.

« Si mes prières sont accueillies , sire, que Votre Majesté Impériale m'accorde encore la dernière : qu'elle me permette , quoique malade , de venir à ses pieds y prêter , le premier , le serment de fidélité , et lui offrir mes hommages comme à mon souverain et au bienfaiteur de ma patrie. »

— C'est toujours Kosciusko , dit avec enthousiasme la comtesse Rosalie , toujours celui qui sut porter l'amour de la patrie jusqu'à l'héroïsme.

— Qui ne serait fier, dit la princesse Sapieha, d'être de la patrie de Kosciusko ? Quel magnifique témoignage rendu à sa vertu dans la dernière guerre, et qui reflète sur toute la Pologne un si honorable lustre ! Une troupe de Cosaques se présente pour piller une cabane : un vieillard , vêtu comme un paysan , s'avance vers eux , les arrête , et cherche à les faire rougir d'une conduite si peu honorable pour des militaires ; mais cette horde sans frein le repousse avec violence , et brandissant ses armes , elle se dispose à assaillir de nouveau la chaumière. Le vieillard se met en travers de sa porte , et découvrant sa poitrine cicatrisée :

« Soldats , vous respecterez l'asile d'un soldat comme vous , ou vous vous déshonorerez par un crime !

« — Et qui donc es-tu , toi qui connais notre langue , et oses nous parler de cette sorte ?

« — Je suis Kosciusko. »

« A ce nom , qui leur rappelle une gloire et des vertus dont chaque Polonais garde le souvenir , ces hommes farouches tombent à ses pieds , et le front courbé vers la terre implorent du héros leur pardon.

— Quand Platoff connut la demeure de Kosciusko , ajouta le prince Lubomirski , il lui envoya une garde d'honneur , trait qui honore autant le grand homme qui en fut l'objet, que celui qui rendit un tel hommage à la vertu modeste. »

Le prince Paul proposa un toast au héros : on le porta avec cet enthousiasme qui se communique si facilement quand il est inspiré par de si nobles souvenirs.

Que sont devenus pour les Polonais les rêves de patrie , de régénération , d'indépendance ? L'Europe a laissé consommer un impolitique partage, et chaque jour semble effacer les dernières empreintes de cette malheureuse nation.

XV

Souvenir du carrousel de Stockholm en 1800.—Le roi Gustave IV.
— Le défi du chevalier inconnu. — Relation du jeu de pont à
Pise.

Pendant les journées qui suivirent le carrousel impérial, la ville de Vienne tout entière sembla comme absorbée par les récits de ce brillant spectacle. On en recherchait avidement les détails; on citait le nom des paladins des *belles d'amour*; on s'entretenait de l'accident arrivé au prince de Lichtenstein, dont la vie avait été pendant quelque temps en danger. C'était l'inévitable sujet de toutes les conversations.

A une soirée chez la princesse Jean Lichtenstein,

on louait , on critiquait tour à tour les chevaliers et leurs dames , les faits d'armes , les coursiers , les évolutions : on finit par convenir que jamais rien ne s'était vu en Europe qui approchât de cette magnificence , et qu'aucune fête n'avait jamais eu un tel cercle de spectateurs.

« Il était bien naturel, dit le prince Philippe de Hesse-Hombourg , que l'Allemagne, où les tournois, dit-on , ont pris naissance , cherchât à en rappeler le souvenir dans une occasion aussi solennelle.

— Je ne pense pas , reprit la princesse , que, depuis le siècle de Louis XIV , on ait rien tenté de semblable. En voyant nos paladins et leurs belles , le grand Colbert se fût peut-être avoué vaincu.

— Les premières années de ce siècle , dis-je , ont été marquées par plusieurs de ces jeux guerriers. L'un est un tournoi dont j'ai été témoin à Stockholm , et que donnait le roi Gustave-Adolphe IV. Ce prince , dans les commencements de son règne , cherchait à conserver en Suède cette valeur brillante , ces manières élégantes et courtoises dont Gustave III et sa cour avaient été de si parfaits modèles. Il était passionnément épris de ces luttes guerrières qui avaient ordinairement lieu à la résidence d'été de Drottningholm.

« Certainement , le carrousel de Vienne a été un spectacle admirable. Mais celui auquel j'assistai en 1800 pouvait le lui disputer non pas par la ma-

gnificence , ni par le rang des spectateurs , mais par la fidélité et l'exactitude des traditions. Il présenta un incident qui eût rappelé les rencontres chevaleresques , et parfois sanglantes , du quatorzième et du quinzième siècle. »

On m'engagea à en donner quelques détails : voici ce que ma mémoire me rappela.

« Ce tournoi était donné pour célébrer le jour de naissance de la reine : depuis plusieurs mois il avait été annoncé aux diverses cours du Nord. Le jeune roi devait y figurer au nombre des chevaliers, et la reine, une des plus belles femmes de son temps, devait couronner le vainqueur et lui remettre, en présence de toute la cour, le prix de l'adresse qui était une écharpe entièrement brodée de sa main. Rien n'avait été épargné pour donner à cette fête tout l'éclat qui environna jadis celles de Louis XIV, dont les récits avaient étonné l'Europe.

« Le comte de Fersen que ses avantages extérieurs et son heureuse étoile avaient mis en si haute faveur à la cour de France (1), vint nous

(1) Le comte de Fersen, propriétaire en France du régiment Royal Suédois, se distingua par son dévouement à la famille royale : il lui servait de guide dans le fatal voyage de Varennes. Échappé aux orages de nos temps désastreux, il périt victime de la fermentation qui eut lieu à Stockholm en 1800. Le peuple irrité contre lui l'assaillit à coups de pierres pendant le convoi funèbre du prince

chercher, mon père et moi, pour nous conduire à Drotningholm. Avant de s'y rendre, il alla prendre le comte de Parr, nommé comme lui juge du tournoi, et qui, en sa qualité de gentilhomme de la chambre, assistait à la répétition d'un ballet nouveau qu'on devait le soir même représenter à l'Opéra. Nous arrivâmes à la porte de ce temple magnifique élevé aux arts par les soins de Gustave III. On nous introduisit dans le salon attenant à la loge royale : une collation y était préparée. C'était là que Gustave-Adolphe IV soupait quand il venait au théâtre. C'était aussi dans ce salon, meublé avec la plus délicieuse richesse, que son père, dépouillant la majesté royale, n'était plus que l'égal de ses amis. Par un contraste vraiment funèbre, au milieu de ces objets riches et élégants, de ce luxe d'or, de soie, d'albâtre, on apercevait avec surprise un canapé de velours cramoisi, parsemé de taches. Mais l'étonnement faisait bientôt place à un sentiment d'horreur. C'était sur ce meuble que, dans la nuit du 16 mars 1792, avait été déposé Gustave-Adolphe III assassiné par Ankastroem. Le sang qui coulait abondamment de sa blessure s'était répandu sur l'étoffe. Quoiqu'il eût été bien simple de le faire disparaître, pour effacer la trace d'un crime commis

Charles d'Augustembourg, et le fit expirer au milieu des traitements les plus barbares.

dans un lieu consacré au plaisir , le roi , sans qu'on pût en deviner le motif , avait voulu que ce canapé , taché du sang de son père , restât là comme enseignement ou comme souvenir.

« Le comte de Parr ne tarda pas à nous rejoindre. Peu d'instant après , nous partîmes pour le château de la reine, situé à quatre lieues de Stockholm. De nombreux équipages s'y rendaient de toutes parts , et variaient agréablement le paysage si pittoresque de la campagne suédoise.

« Une foule immense assiégeait depuis le matin les avenues du château : parmi cette multitude de gens à pied , à cheval , en voiture , régnait un ordre admirable. Deux uhlands de la garde et un écuyer du roi attendaient le comte de Fersen , que sa qualité de juge du camp appelait à présider aux détails de la fête.

A quelque distance du château , dans un joli vallon dominé par des collines boisées , s'élevait un cirque orné de galeries destinées à contenir environ quatre mille spectateurs. Le sol était couvert du sable le plus fin : de hautes et fortes palissades l'entouraient. Toutes les dames , parées des plus riches toilettes , brillaient de cette beauté particulière aux femmes du Nord. Les hommes étaient en uniforme ou en habit de cour. On était en habit de cour lorsqu'on portait un manteau de taffetas noir doublé de satin couleur de feu. Les grands du royaume

avaient tous revêtu le costume de leur charge. Des tribunes tendues de satin, ornées de trois couronnes suédoises, étaient réservées aux ambassadeurs. L'enceinte était drapée avec des étendards suédois. A l'une des extrémités du cirque, le pavillon de la reine et des dames de sa suite se faisait remarquer par un mélange de fleurs, d'armes et de drapeaux enlacés avec l'élégance la plus coquette. Dupré, architecte français, et l'un des plus célèbres décorateurs de l'Europe, avait présidé à tous ces préparatifs.

« De distance en distance, des colonnes servaient de but pour courir la bague ; d'autres supportaient des têtes de Sarrasins qu'on devait enlever avec l'épée. Les bannières des chevaliers appelés à disputer le prix furent d'abord promenées autour de l'enceinte, puis déployées aux différentes barrières du cirque où elles furent fixées.

« En nous quittant, le comte de Fersen nous recommanda à son ami M. de Rozen. Ce jeune homme, qui avait figuré dans les quadrilles du roi au dernier carrousel, nous mit promptement au fait de tous les détails de cette fête. Les diverses devises des bannières et des écussons étaient aussi ingénieuses que chevaleresques : entre autres on remarquait celles-ci :

Une épée sur un champ d'azur ;

Je pars, je brille, je frappe.

Un lion au milieu d'un champ semé d'étoiles .

La valeur soumet les astres.

Un feu sur un autel :

Ce qui est pur est éternel.

Une hermine gravissant un lieu escarpé :

Tâche sans tache.

« Enfin, une autre jaune et rouge à carreaux était celle de Tonin, le fou du feu roi ; on ne s'en fût pas douté cependant à son motto :

*Tout par raison ,
Raison par tout ,
Par tout raison.*

« Tonin ne joutait que de bons mots, de malice et de bonnes vérités dites en riant ; sur ces trois points il était sûr de vaincre , car il les variait comme sa devise.

« Au milieu de ces bannières éclatantes de couleurs et de broderies , on en distinguait une noire que nul écuyer ne gardait : nous demandâmes au comte de Rozen à quel chevalier appartenait ce lugubre drapeau.

« — Comment ! nous répondit-il , n'avez-vous pas lu dans les gazettes qu'un paladin , qui désirait rester inconnu, défiait au combat singulier le champion assez hardi pour lui disputer le prix de ce tournoi ? Le prix, vous le savez, est une écharpe brodée par la reine.

« Au temps prescrit pour l'appel des chevaliers, on trouva son gant jeté au milieu du cirque, et sa bannière noire plantée où vous la voyez : son bouclier y était attaché, avec ces mots sur un fond bleu de ciel parsemé d'étoiles :

Fra tanti una.

(Une seule parmi toutes.)

« Ce qui ajoute à l'étrangeté de ce défi, c'est le choix qu'il a fait de la hache d'armes, qui, depuis longtemps, n'est plus en usage. Les bruits les plus étranges ont couru depuis la bravade de cet Amadis mystérieux. Parmi toutes les versions, la plus accréditée est celle-ci :

« Un jeune lord, d'une des plus illustres familles d'Angleterre, vit la reine à Bade, à la cour de son père, lorsqu'elle n'était encore que la princesse Dorothée-Wilhelmine : il en devint passionnément amoureux. Vu son rang et son immense fortune, il n'était pas impossible que l'offre de sa main fût agréée. Mais les deux sœurs de notre reine étant devenues l'une impératrice de Russie, et l'autre épouse de Maximilien de Bavière, la politique et les convenances la portèrent au trône de Suède. Le jeune lord, ne pouvant vaincre un sentiment auquel nul espoir n'était plus permis, fit la folie de s'introduire plusieurs fois à notre cour, et toujours en empruntant de nouveaux déguisements. Reconnu par

les femmes de la reine, échappant à grand'peine au châtiment que méritait son audace, on le disait parti pour l'Amérique. Instruit, sans doute, avec toute l'Europe, des apprêts de ce tournoi, il a voulu tenter d'y venir vaincre ou mourir sous les yeux de sa bien-aimée. On ajoute même que, connaissant l'esprit chevaleresque de Gustave-Adolphe, il s'est flatté d'avoir un royal champion à combattre, avec la chance de posséder veuve celle qu'il a tant aimée fille.

« Le comte de Torstenson, fils du feld-maréchal, s'est offert pour répondre à ce défi. Depuis quelque temps, il s'est exercé et il a acquis une adresse prodigieuse au combat de la hache d'armes. »

« En ce moment, les fanfares harmonieuses de cent instruments proclamèrent l'arrivée de la reine : tous les yeux se portèrent sur elle.

« Sa beauté parfaite, la majesté de sa personne auraient fait deviner une souveraine sous les plus modestes habits. Entourée de ses dames, elle prit place sous le pavillon qui lui était réservé. Aussitôt, le roi, à la tête de sa noblesse, entra dans le cirque et le parcourut en saluant de la lance toutes les dames, qui s'étaient levées à son approche.

« Gustave III, alors âgé de vingt et un à vingt-deux ans, avait une belle taille, une tournure martiale, l'air noble et chevaleresque. Il s'étudiait à copier Charles XII, et, pour mieux lui ressembler, il portait

d'ordinaire un habit bleu , boutonné jusqu'au menton, et les cheveux relevés sur leurs racines. Mais, avec l'épée de Bender, il lui manquait le bras qui la rendait victorieuse et le génie qui la dirigeait.

« Lorsqu'il passa devant la reine, dans son brillant costume de chevalier, la mine haute et fière, brandissant noblement sa lance d'une main ferme, son cheval se cabra. Gustave essaya de modérer son ardeur : mais, ayant trop vivement approché ses éperons des flancs vigoureux du coursier, l'animal s'élança en avant et faillit le désarçonner. C'était le même cheval qu'il montait à Upsal lors de son couronnement, et qui avait manqué de le tuer, ce qui avait fourni aux gens superstitieux le sujet de mille conjectures pour l'avenir du règne. La cause de cet accident était pourtant bien simple.

« L'écuyer qui avait été chargé de dresser ce cheval pour la cérémonie, s'arrêtait chaque jour devant la boutique d'un cordonnier, dont la femme, jeune Finlandaise, prenait plaisir à donner du pain et du sel à ce bel animal. Celui-ci contracta si bien l'habitude de stationner à cette porte hospitalière, qu'alors que Gustave, la couronne en tête et le sceptre à la main, se rendait à la cathédrale, le coursier, obéissant à une sorte de sympathie instinctive, ne voulut jamais passer la boutique sans avoir reçu sa ration accoutumée. Le roi, prenant ce temps d'arrêt pour un caprice, lui fit sentir vivement l'é-

peron : le cheval se cabra, la couronne et le sceptre tombèrent, et, sans l'adresse d'un page qui marchait à côté du prince et qui le retint par sa botte, Gustave aurait suivi les insignes royaux. A la nouvelle de cet accident, la sorcière Arvidson s'écria, dit-on, tout en larmes : « La race des Vasa va cesser de régner sur la Suède. »

« Au moindre événement de ce règne qui sortait de la ligne ordinaire, on ne manquait pas de rappeler la prédiction de la sorcière : aussi les spectateurs du tournoi s'empressaient-ils d'ajouter ce pronostic à tous ceux qu'on avait déjà recueillis.

« Cependant, la barrière s'ouvrit devant les chevaliers brillant de toute la magnificence de leurs costumes. Divisés par quadrilles, ils firent le tour de la lice, et passant devant la reine, ils la saluèrent de la lance. Tous portaient les couleurs et les dons de leurs dames : une écharpe, un voile, un nœud, une boucle. Ils firent ensuite exécuter à leurs chevaux les évolutions les plus hardies et les plus gracieuses. Enfin, quand cette procession guerrière fut terminée, au son des fanfares, de la musique des régiments des gardes, aux acclamations de la foule, ils se retirèrent pour attendre le signal de la joute.

« Un héraut d'armes, placé au milieu du cirque, proclama l'ouverture du tournoi, et ajouta d'une voix haute :

« Au nom du roi , et suivant les lois du royaume, il est défendu à tout sujet , à tout étranger de proposer ou d'accepter le défi d'un combat singulier , sous quelque dénomination que ce soit. Il serait insensé de croire qu'une enceinte destinée à des jeux d'adresse pût être ensanglantée sous les yeux de la reine. »

« Cette proclamation fut suivie d'un mouvement d'approbation générale. La bannière noire du champion inconnu fut arrachée et jetée ignominieusement par-dessus la barrière. Alors, Gustave s'avança vers le comte de Torstenson , qui se tenait à l'entrée de la lice , couvert d'une armure éclatante , revêtu d'une cuirasse magnifique damasquinée en or , et d'un haubert à double maille , et qui maniait avec force une lourde hache dont il baissa la pointe devant son roi.

« Comte de Torstenson , lui dit-il en lui tendant la main , je vous sais gré de votre courage : je vous en remercie ; mais je le réserve pour une plus noble occasion. »

« La lice fut ouverte, le roi dit à haute voix : *« Que chacun fasse son devoir ; »* le comte de Fersen, juge du camp , répondit : *« Laissez aller. »* Les différents jeux du tournoi commencèrent alors , et se continuèrent pendant quatre heures. Comme au carrousel viennois , les chevaliers firent assaut de galanterie , de grâce et d'adresse. Le temps était

magnifique : la beauté du jour semblait ajouter à l'enthousiasme universel. De toutes parts ce n'étaient qu'éclarpes au vent , qu'applaudissements joyeux , murmures louangeurs tombés de lèvres aussi vermeilles que la rose , que bouquets de fleurs agités par des mains tremblantes d'émotion.

« La lutte fut longue : les chevaliers rivalisèrent d'adresse. Enfin , le comte Piper l'emporta : le juge du tournoi et les officiers d'armes proclamèrent son nom et le conduisirent aux pieds de la reine , qui , en louant son adresse , lui ceignit l'écharpe , prix du combat , et lui donna à baiser la belle main qui l'avait brodée. Les trompettes firent entendre une fanfare de victoire, et bientôt le jeune triomphateur courba son front sous les bravos et les bouquets.

« Sa bannière fut placée sur un char trainé par deux rennes entièrement blancs , et richement caparaçonnés. Le comte de Fersen les avait fait venir de ses terres en Laponie pour les offrir au roi. Toute la cour suivait le char à travers le parc, pour se rendre au château dans la salle du banquet. Plusieurs tables y étaient dressées : le roi présidait celle de sa famille et des chevaliers ; le chancelier et les grands officiers de la couronne firent les honneurs des autres. On servit , dans le jardin, des rafraîchissements au peuple ; et , quand la nuit fut venue, la gaieté qui régnait sur la pelouse immense et dans les bosquets étincelants de lumières, donnait

à cette réunion tout l'aspect d'une fête de famille.

« Après le banquet , on se rendit à la belle salle de l'Opéra où fut exécuté le drame lyrique de *Gustave Vasa* , dont la musique était de Piccini et les paroles du feu roi. Enfin , une illumination générale dans les jardins du palais , une promenade aux flambeaux et un immense feu d'artifice couronnèrent cette journée , qui fut, sans doute, du petit nombre des journées heureuses que le sort réservait encore à Gustave-Adolphe. »

On avait écouté avec bienveillance ces détails d'une fête qui ne semblait plus appartenir à notre temps. Les auditeurs , les dames surtout , avaient espéré un moment que le défi du chevalier à la bannière noire aurait été relevé, et que je leur présenterais la description d'un combat à outrance. L'issue pacifique du tournoi semblait causer un peu de désappointement. Je me hasardai de dire qu'en fait de lutte , ni le tournoi de Stockholm , ni le carrousel de Vienne ne pouvaient se comparer au *jeu du pont* qui se donnait à Pise, et qui , par son acharnement et ses dangers, présentait le plus parfait tableau des anciennes guerres au moyen âge en Italie. Aucun des assistants n'en avait été témoin. On me pria encore d'en donner une idée : voici à peu près la description que j'en fis :

« Le dernier de ces jeux , auquel par bonne fortune j'assistai , eut lieu pendant la courte existence

du royaume d'Étrurie. Depuis longtemps, les accidents de tout genre qui les signalaient les avaient fait abolir : on avait eu beaucoup de peine à obtenir pour celui-ci la permission de la reine.

« On ne sait pas précisément à quelle époque fixer l'origine de cette lutte qu'on a qualifiée de *jeu*, quoiqu'elle pût à bon droit passer pour une véritable bataille. Néanmoins, elle doit être d'une haute antiquité : d'origine grecque, selon quelques-uns, elle remonte jusqu'aux jeux olympiques. Dans les chroniques anciennes de leur ville, disent les Pisans, on lit encore les noms de quelques champions de sainte Marie, qui firent partie du contingent envoyé par cette république aux croisades. De nos jours, Alfiéri a célébré poétiquement cette image des luttes chevaleresques avec leurs périls et leurs passions.

« La ville de Pise est traversée par l'Arno. Un beau pont en marbre est construit sur ce fleuve et lie les deux quartiers de la ville : l'un est sous la protection de sainte Marie, l'autre sous celle de saint Antoine. Quand jadis on célébrait ces jeux, trois cents champions étaient choisis de chaque côté pour soutenir sur ce pont la prééminence de la bannière de leur patron. Ces preux improvisés étaient toujours les jeunes gens les plus forts, les plus braves et les plus adroits de leur quartier.

« On les revêtait d'armures semblables à celles que portaient leurs ancêtres aux temps brillants de

la république. Exercés longtemps d'avance par des chefs expérimentés , ils se préparaient aux manœuvres d'attaque et de défense. Une cuirasse massive, un casque , des brassards , des cuissarts en acier , étaient leurs armes défensives ; l'offensive consistait en une sorte de massue en bois dur de trois pieds de haut : un coup porté avec force ou adresse suffisait pour mettre un adversaire hors de combat.

« Une barrière abattue au milieu du pont séparait les deux troupes. Lorsque trois heures sonnaient à la cathédrale , un coup de canon donnait le signal : la barrière était aussitôt levée. Alors , au son d'une bruyante musique militaire , le combat s'engageait, les coups pressés des massues faisaient retentir l'airain des cuirasses et des casques. Ce jeu , presque barbare comme les temps qui le virent naître, durait trois quarts d'heure. Un deuxième coup de canon retentissait : la barrière s'abaissait , et celui des deux partis qui avait repoussé l'autre hors de sa limite , n'eût-ce été que d'un pied , était proclamé vainqueur. Des cris d'allégresse se faisaient entendre sur la rive victorieuse, pendant qu'un morne silence attestait sur la rive vaincue sa défaite et sa honte.

« En 1805, je me trouvais à Pise : grâce à quelques amis et à l'obligeante courtoisie de M. d'Aubusson de la Feuillade , ambassadeur de France , je pus être témoin de cette fête extraordinaire.

« Elle avait été annoncée dans toute l'Italie quel-

ques semaines avant sa célébration. Cet appel n'avait pas été infructueux. A la nouvelle de cette lutte , offerte au courage , à l'adresse et à la force , on vit accourir de tous les points des combattants qui avaient acquis une réputation de bravoure ou de vigueur herculéenne. On en citait un de la Calabre , d'autres d'Ancône et de Gênes , des Transteverins de Rome , et jusqu'à un professeur de la docte université de Padoue , qui passait pour l'homme le plus robuste de l'Italie.

« Des personnages appartenant aux plus hautes classes de la société italienne s'étaient fait inscrire sous le nom de leurs vassaux ; et certains , grâce à la visière de leurs casques , de rester inconnus , ils comptaient prendre leur place dans la lutte , tant était générale cette fièvre du pugilat. Les exercices continuels avaient tellement façonné les athlètes à l'usage de leur massue , qu'ils s'en servaient comme de l'épée à deux mains au moyen âge. Le professeur de Padoue parlait de défier quatre hommes armés de sabres et d'épées , et de les vaincre avec cette seule massue. L'enthousiasme avait gagné toutes les têtes. Certainement , dans un siècle éclairé , il est extraordinaire qu'on ait autorisé un pareil amusement avec ses conséquences funestes et inévitables : le péril était , sans doute , un attrait de plus à la curiosité. Près de cent mille curieux étaient accourus à Pise , nombre prodigieux pour

une ville dont la population n'excédait pas douze mille âmes.

« La semaine qui précéda le jour du combat fut employée à des exercices guerriers, et la veille de ce jour à des pratiques pieuses. Tous les champions firent scrupuleusement la veillée d'armes, se confessèrent et communierent. L'évêque bénit publiquement les drapeaux, richement brodés par les dames de la première noblesse du pays. Enfin, tout ce qui peut enflammer le courage fut employé pour engager les champions à soutenir dignement l'honneur du patron ou de la patronne dont ils défendaient la bannière. Les parieurs, qui étaient en grand nombre et risquaient des sommes considérables, n'épargnaient ni les encouragements ni les promesses. Pendant cette semaine, chaque combattant fut nourri comme un podestat : mais on leur avait sévèrement interdit l'usage des liqueurs fortes : à l'exemple de Richelieu au siège de Mahon, les chefs avaient mis à l'ordre du jour, que le champion qui se serait enivré n'aurait pas l'honneur de combattre.

« Dès six heures du matin, toutes les fenêtres des maisons sur les bords de l'Arno, louées à des prix énormes, étaient occupées par des femmes habillées avec recherche. Des échafaudages en amphithéâtre, construits sur les deux rives, étaient destinés aux spectateurs. Les quais étaient cou-

verts d'habitants de la campagne, venus comme en pèlerinage à cette solennité. Leurs costumes pittoresques et divers, dont un soleil brillant réfléchissait les couleurs vives, présentaient un coup d'œil unique. Une large tribune, richement drapée, était disposée pour la reine, la cour, le corps diplomatique et les étrangers de distinction, qui, de toutes les cours d'Italie, s'étaient rendus à Pise.

« Des barques de toutes dimensions, pavoisées et surmontées de tentes élégantes, couvraient en entier les eaux de l'Arno : des tables chargées de mets y étaient dressées, des orchestres y faisaient entendre de joyeuses symphonies. Cette flottille formait à elle seule une fête ravissante. Des deux côtés du pont, d'autres barques étaient placées pour faire la police et maintenir à distance les bateaux et les spectateurs. Elles étaient aussi destinées à porter secours aux combattants qui seraient renversés par-dessus les parapets et tomberaient dans le fleuve. On pouvait craindre des accidents de cette nature, d'après un tableau peint il y a plus de deux cents ans, et qui était exposé à l'hôtel de ville : on y voyait deux de ces chevaliers enlacés, qui se précipitaient dans l'Arno, luttant encore dans leur chute.

« Partout, la joie bruyante des spectateurs, le mouvement continu sur les rives et dans les rues, la diversité des dialectes italiens, cette existence extérieure enfin, qui, dans ce pays, semble une

seconde vie, donnaient un air indéfinissable à ce tableau.

« A midi, les *combattants* revêtent leurs armures : on s'empresse autour d'eux, on leur renouvelle les exhortations et les conseils. A l'exaltation de gloire qui s'était emparée de leurs femmes ou de leurs amies, on les eût prises pour autant de Spartiates présentant à leurs fils le bouclier, et prononçant ces simples mots : *Avec ou dessus*.

« Ainsi armés, les combattants se rendent dans leurs camps respectifs : on leur sert sous les tentes quelques rafraîchissements et du vin tiré des meilleures caves de la ville. A l'appel des trompettes, ils sortent du camp et viennent se ranger en bataille : puis, précédés de leur musique militaire, et leurs bannières déployées, ils gagnent lentement le côté du pont qu'ils ont juré de défendre : les drapeaux sont attachés en dehors des parapets. De chaque côté, on prépare les plans d'attaque et de défense : ces plans étaient combinés avec tant d'art que le général de division Duhesme, qui avait fait les campagnes de Hollande, d'Italie et d'Égypte et pouvait être considéré comme un juge compétent, admirait l'habileté avec laquelle étaient disposées ces masses dans un engagement où tout allait dépendre de la force corporelle.

« Cependant, les deux partis étaient depuis quelques instants pressés vers la barrière. Trois heures

sonnent ; le coup de canon , signal impatiemment attendu, retentit dans les airs. L'obstacle qui séparait les combattants est levé : l'attaque aussitôt commence avec un acharnement dont on ne peut se faire une idée sans l'avoir vu. Mille cris confus se font entendre. Pour la plupart des spectateurs , à l'intérêt du tableau lui-même se joint l'intérêt de la fortune , celui de l'amour-propre et même de l'amour : chaque espérance de succès est accueillie par des salves d'applaudissements. Le courage des champions se change en frénésie , et la mêlée devient une vraie bataille avec ses fureurs et ses alternatives.

« Pendant que les deux troupes s'attaquent avec une égale furie , de chaque côté des hommes lancent dans les rangs ennemis de longues cordes armées de crochets en fer. Une jambe est saisie : l'adversaire tombe , et est entraîné captif. Ainsi dans les steppes du Yedissen, les Tartares lancent le nœud coulant dont ils enlacent le cou des chevaux sauvages.

« Il était déjà trois heures et demie : les deux armées, pressées l'une contre l'autre, semblaient des athlètes qui , ne pouvant s'ébranler , s'épuisent en longs efforts. D'aucun côté on n'avait pu gagner un pied de terrain : dix minutes encore , et la victoire indécise eût dû, comme aux anciens temps , partager la couronne. Les champions étaient tellement

comprimés , qu'il n'était plus possible de combattre. Les masses se refoulaient comme les flots pressés de deux fleuves qui se rencontrent. Pour donner à ses hommes de nouvelles forces, chacun des chefs avait fait avancer sa musique dont le poids devait accroître la résistance de sa troupe.

« Dans cette inertie générale , aux acclamations joyeuses, aux applaudissements a succédé, sur les deux rives , un morne silence qui annonce le peu d'espoir d'un résultat. Enfin , deux champions des derniers rangs de Sainte-Marie imaginent une manœuvre audacieuse. Malgré le poids de leurs armures, ils se hissent sur les épaules de leurs camarades , et se placent debout sur ce plancher d'airain formé par les larges casques qui se touchent. S'avancant alors de casque en casque , ils parviennent bientôt jusqu'au premier rang des leurs. Du haut de cette forteresse vivante , comme du haut d'un char de bataille, ils frappent à coups redoublés de massue sur la tête de leurs adversaires. Ceux-ci, bien que garantis par le fer dont leur crâne est couvert , chancellent et tombent étourdis. La brèche est faite : mille cris de victoire s'élèvent du côté de Sainte-Marie ; sa masse se meut et s'avance. Bientôt elle a dépassé sa limite : la barrière de Saint-Antoine est enlevée par les deux combattants aériens.

« En vain le chef du parti opposé tente une défense

semblable à l'attaque. Des champions de Saint-Antoine grimpent également sur les épaules de leurs camarades. Un second combat s'engage sur la tête des combattants, sans que cependant la première lutte entre ceux dont les pieds touchent la terre ait rien perdu de sa fureur. C'était chose merveilleuse que ces deux étages de guerriers s'attaquant, se portant des coups, mettant en usage toutes les ressources de la force et de l'adresse.

« La lutte fut vive et acharnée : le drapeau de Saint-Antoine allait être repris. Un des champions de Sainte-Marie, le plus près du parapet, saisit sa massue à deux mains, et d'un revers assène un coup terrible sur la tête du combattant qui lui fait face. Celui-ci trébuche, perd l'équilibre et tombe dans l'Arno. Des clameurs frénétiques font retentir les airs. L'armée de Sainte-Marie redouble d'efforts, et se maintient inébranlable sur le terrain qu'elle a gagné. Josué n'était pas là pour arrêter le soleil. Le troisième quart d'heure a sonné ; le canon donne le signal ; la barrière s'abaisse. Le parti de Sainte-Marie reste vainqueur : l'honneur de la journée lui appartient sans conteste.

« Les acclamations de joie, les trépignements, les fanfares éclatent aussitôt dans le quartier victorieux : la tristesse et la honte sont dans celui des vaincus. On l'a dit : les hommes donnent à leurs sentiments l'énergie et la chaleur de leur ciel. Ainsi, pendant

que les champions de Sainte-Marie , comblés de caresses, d'éloges et de présents, portés en triomphe, étaient accueillis avec enthousiasme dans leurs familles, ceux de Saint-Antoine regagnaient silencieusement leurs demeures , y étaient reçus avec des reproches ou des sarcasmes , heureux si , pour tout baume réparateur à leurs contusions , ils n'étaient pas encore battus par les leurs.

« La nuit arrivée, ce fut, du côté victorieux, illumination , bals , concerts , fanfares bruyantes qui se prolongèrent jusqu'au matin. Sur le côté vaincu , on n'apercevait pas une lumière. On eût dit un quartier habité par les ombres.

« Rien , je crois , ne peut être comparé à cette scène. L'Europe , depuis plus d'un siècle , n'avait pas vu de spectacle semblable. Là , tout était sérieux , y compris les armes et les blessures. Et qui n'aurait pas vu une bataille réelle , aurait pu croire y assister, en rétrogradant vers ces temps où le canon n'était pas encore le dernier argument des

XVI

Chanson du prince de Ligne sur le congrès. — La vie sur le Graben. — La table d'hôte. — La chronique du congrès. — Les petites nouvelles politiques. — Un pendant à la mort de Vatel. — Le fromage de Brie proclamé le roi des fromages. — Fête chez le banquier Arnstein.

Une foule nombreuse se pressait dans la petite salle des redoutes masquées. Cette réunion était, comme d'ordinaire, la révélation vivante d'un monde de plaisirs, d'amour, de séductions de toute espèce.

« Voici, me dit le prince de Ligne, un nouvel hôte fort peu attendu au congrès.

— Quelque puissance déchue, mon prince ?

— Un hôte qui veut aussi prendre sa part de toutes ces joies : la peste, *puisqu'il faut l'appeler par son nom*. Elle désole, en ce moment, la Serbie

et menace de faire incursion ici en personne et sans plénipotentiaires. Mais rassurez-vous : les mesures sont prises : il ne sera pas besoin de conférences ni de traités contre cette importune visiteuse.

« Depuis hier, continua-t-il, cette importante réunion des plus grands souverains et leurs augustes délibérations m'ont inspiré. devinez un traité philosophique? quelque ouvrage bien sérieux? des considérations de haute politique? Non : mais une chanson ; chanson pour les uns, leçon pour les autres. C'est un *pont-neuf* qui n'a qu'un mérite : un quart d'heure m'a suffi pour le faire. Mettez encore qu'il a été écrit avec la plume du grand Frédéric, seul trophée que j'emportai de Sans-Souci, et qui, elle aussi, a tracé des plans de bataille et de petits vers ne valant pas mieux que les miens. »

Je le félicitai en riant.

« Ne riez pas, reprit-il ; l'histoire du congrès ne ressemble-t-elle pas à l'histoire de France? Un recueil de vaudevilles, a dit Ménage, serait, pour l'écrire, la pièce la plus essentielle. »

Puis, après un moment de réflexion :

« Cette bagatelle sera pour mes amis seuls, mon enfant. Je n'ai pas oublié de quelle récompense la comtesse de Boufflers paya jadis la confiante

vanité du comte de Tressan (1). Je n'ai que des mots alignés à opposer aux milliers de baïonnettes dont disposent les notabilités des trônes. La lutte serait trop inégale.

— Mais à qui donc, mon prince, appartiendra le droit de dire ici la vérité, si ce n'est à vous?

— Oui, assurément, par le privilège de mon âge. »

Je me hâtai de rompre la conversation. Involontairement, l'excellent prince en revenait toujours à ce constant sujet de ses regrets. Obligé de céder le pas à des gloires plus modernes, il s'exprimait sur le présent avec mélancolie, mais sans amertume. Je me mis à lui parler de ses œuvres militaires qu'il affectionnait particulièrement, et auxquelles il attachait la plus haute importance. La postérité en a jugé autrement. Elle a placé au premier rang de ses

(1) On avait fait, sur la comtesse de Boufflers (depuis maréchale de Luxembourg) une chanson qui commençait par ces vers :

Quand Boufflers parut à la cour,
On crut voir la mère d'Amour :
Chacun s'empressait à lui plaire,
Et chacun l'avait à son tour.

Soupçonnant le comte de Tressan d'en être l'auteur, elle lui dit : « Connaissez-vous cette chanson ? Elle est si bien faite que, non-seulement je pardonnerais à l'auteur, mais même je l'embrasserais.

— Eh bien ! lui dit Tressan, alléché comme le corbeau de la fable, c'est moi, madame la maréchale. »

Elle lui appliqua un soufflet.

titres à la célébrité ces saillies ingénieuses, ces considérations sur la société, les mœurs, les beaux-arts, qui échappaient sans cesse à sa brillante imagination. L'homme de guerre est aujourd'hui presque oublié : on admire toujours le littérateur gai et malin, l'observateur impartial et spirituel.

« J'ai légué ces œuvres, me dit-il, à ma compagnie des Trabans. Ce sont les réflexions d'un vieux soldat dont on a cru l'expérience superflue. On en profitera du moins après ma mort. »

Décidément, le prince était dans un de ces accès de philosophie chagrine qui, de temps à autre, venaient l'assaillir, comme pour faire compensation à sa gaieté juvénile.

Son visage se rembrunissait : il prit mon bras. Nous fîmes quelques tours dans les salles ; puis il sortit, et nous nous dirigeâmes silencieusement vers sa petite maison du rempart.

Le lendemain matin je le trouvai, contre son habitude, levé et établi dans sa bibliothèque, qui était en même temps sa chambre à coucher et son salon de réception, et qu'il appelait en riant le dernier échelon de son bâton de perroquet.

« Vous venez, me dit-il, chercher ma chanson. Écoutez donc cette élucubration poétique. »

Et alors, d'une voix forte encore, il se mit à me chanter cette bagatelle, intitulée le *Congrès d'amour*, qui se répandit dans toutes les classes de

la société, et fut répétée par les souverains eux-mêmes (1).

« Emportez cette copie : c'est une libéralité qui, je pense, ne causera pas un grand dommage à ma succession. Il n'en serait pas de même de ces

(1) On ne sera pas fâché, je crois, de trouver ici cette chanson composée par l'illustre vieillard quinze jours avant sa mort :

Premier couplet.

Après une longue guerre,
L'enfant ailé de Cythère
Voulut, en donnant la paix,
Tenir à Vienne un congrès.
Il convoque en diligence
Les dieux qu'on put réunir,
Et par une contredanse
On vit le congrès s'ouvrir.

2^{me}

Au bureau de Terpsichore
Dès le soir, jusqu'à l'aurore,
On agitait des débats
Sur l'importance d'un pas.
Minerve dit en colère:
Cessez au moins un instant,
Si vous ne voulez pas faire
A Vienne un congrès dansant.

3^{me}

Vénus et la Jouissance,
Qui savaient bien que la danse
Ajoutait à leurs appas,
Voulaient qu'on ne cessât pas.
La Sagesse doit se taire,
Dit en riant le Plaisir,

deux manuscrits que je retouche maintenant : l'un contient des considérations sur les campagnes malheureuses des armées autrichiennes dans les premières années de la révolution française, le second traite des campagnes d'Italie jusqu'à la bataille de

A Vienne l'unique affaire
Est de traiter le plaisir.

4^{me}

A ces mots on recommence ,
Les masques entrent en danse ;
Mars, Hercule et Jupiter
Valsent un nouveau landler.
Soudain Minerve en furie
Dit dans son courroux : Je crois
Qu'à ce congrès la Folie
Présiderait mieux que moi.

5^{me}

Taisez-vous, mademoiselle,
Lui dit l'enfant infidèle,
Laissez ces propos oiseux,
Et livrez-vous à nos jeux :
Assez longtemps sur la terre
Votre sœur nous fit gémir,
Laissez-nous après la guerre
Respirer pour le plaisir.

6^{me}

A l'instant à la barrière
Pour entrer dans la carrière,
S'offrent trente chevaliers
Le front couvert de lauriers.
On lisait sur leurs bannières
Ces mots : *loyal et fidel*,

Marengo. Tous deux ne seront pas sans quelque intérêt.

« Mais à propos, pendant qu'on s'occupe à chan-
sonner le congrès, que devient-il ? M'apportez-vous
quelque nouvelle ?

— Aucune, mon prince : rien ne transpire
dans le monde. A vrai dire, le monde s'en occupe
fort peu. Mais on parle beaucoup du bal que l'em-
pereur Alexandre se propose de donner aux souve-
rains dans l'hôtel de Razumowski pour la Sainte-
Catherine, fête de la grande-duchesse d'Oldembourg.

— A la bonne heure : il faut que ces pauvres
rois jouissent de leurs vacances ; mais je ne suis pas
bien certain qu'à la fin de toutes ces fêtes aucun
d'eux puisse tenir, chaque soir, le même langage
que mon adoré Joseph II. Quand il avait travaillé
toute la journée à ces réformes qui, en immortalis-
ant son nom, assuraient le bonheur de l'empire, il

Ce sont les chargés d'affaires
Du congrès au carrousel.

7^{me}

Enfin de tout on se lasse :
Les bals, les jeux et la chasse
Avaient été discutés
Et résumés en traités.
Que ferons-nous davantage,
Dit l'Amour ? Donnons la paix,
Et cessons ce badinage
En terminant le congrès.

disait en se frappant légèrement sur la joue : « Maintenant va te coucher, Joseph , je suis satisfait de ta journée. »

« Dans ce feu croisé de prétentions , avez-vous entendu parler d'une réclamation d'un autre genre ? Toute minime qu'elle puisse être, elle va donner de l'occupation à nos archontes du congrès. C'est un mémoire présenté par Louis Buon-Compagni, prince de Lucques et de Piombino , qui revendique la souveraineté de l'île d'Elbe , et trouve fort intempestif qu'on en ait pourvu Napoléon. Sa demande est appuyée d'un document dans lequel l'empereur Ferdinand a reconnu avoir reçu d'un de ses aïeux , Nicolo Ludovisi, duc de Venosa, plus d'un million de florins pour l'investiture de Piombino et de l'île d'Elbe , concédés à lui et à sa descendance. Voilà, ma foi, le dominateur du monde menacé d'être éconduit par un autre Robinson. Si Louis Buon-Compagni voulait se réduire au rôle de Vendredi , on pourrait s'arranger. Mais non : il veut son île et la veut sans partage. Quel chapitre à faire sur cet incident du congrès , quelque léger qu'il paraisse ! Qu'il serait bizarre de voir l'homme qui naguère distribuait des couronnes, ne pas avoir une pierre dans une île inconnue pour y reposer sa tête de liéros ! »

Passant à son sujet favori , il se mit à me parler de la guerre : il en était enthousiaste comme à vingt ans. Sa belle et grande taille se redressait alors ,

son visage s'animait , ses yeux brillaient d'un éclat plus vif.

« Ne pensez pas , mon enfant , que depuis deux jours je me sois occupé de vers ou d'épigrammes sur le congrès : vous voyez ces trois volumes ; j'ai passé la nuit à les lire. »

Il me montrait un ouvrage militaire intitulé : *Principes de stratégie appliqués aux campagnes de 1796 en Allemagne* , que son auteur, l'archiduc Charles, venait de lui envoyer.

« Dans ce livre , rempli des détails les plus curieux et des vues les plus profondes, je n'ai trouvé qu'un reproche à faire à l'auteur , c'est qu'il s'y juge avec trop de sévérité. Jamais on ne pourra contester au prince Charles son mérite militaire transcendant : mais il y joint une telle modestie , une telle simplicité de manières, qu'on a peine à les concilier avec sa renommée. Non-seulement il est le plus grand capitaine de l'Autriche , mais plus d'une fois il sut balancer le génie de votre Napoléon. Par sa valeur, par son art de se faire craindre et obéir, il ressemble à Frédéric ; par ses vertus , l'amour de ses devoirs , sa haute probité , c'est une image vivante du prince Charles de Lorraine. La franchise de son âme est peinte sur son front. Il y a quelque temps, j'avais tenté de faire en vers son portrait. Je le lui fis remettre incognito , sachant combien les louanges directes lui déplaisaient. Il

me devina, je ne sais comment. Sans doute, le cœur m'avait servi d'esprit. Je présume que c'est en réponse qu'il m'a envoyé son ouvrage. Je viens d'en achever la lecture : il ne peut manquer de devenir classique ; car l'admiration suit sans effort un homme public auquel on connaît, comme à lui, un grand et noble caractère. »

Il se mit à me parler des célèbres capitaines de son temps, de leurs actions d'éclat, et je sentais mon âme se pénétrer de toute la chaleur de la sienne. Son génie rayonnait dans ses regards et m'électrisait. Les entretiens d'hommes tels que lui éclairent bien mieux et parlent plus haut que leurs livres. Comme je recueillais avec un soin religieux toutes les parcelles littéraires échappées à la plume de cet homme universel, qui prétendait à toutes les gloires et à qui aucune n'était refusée, je le priai de me donner ses vers sur le prince Charles, et je les joignis au recueil précieux que j'ai de lui.

« A bientôt, me dit-il, chez Razumowski : puisque, guidés par le plaisir, c'est au milieu des bals, des fêtes, des jeux, des carrousels que nous avançons gaiement vers le grand résultat de cette docte assemblée. Le jour viendra probablement où elle nous permettra de connaître les destinées de l'Europe. Mais l'expérience n'éclaire ni l'ambition ni les passions, et notre époque me semble oublier bien vite un passé si récent.

« Je vous laisse pour aller présider le chapitre de l'ordre de Marie-Thérèse (1), on y reçoit aujourd'hui commandeur le général Ouwaroff. De là, je compte aller dîner chez votre grand diplomate. »

Depuis que le froid avait interdit aux piétons les allées du Prater, c'était sur le Graben qu'on se réunissait dans la journée. Une foule de nouvellistes assiégeaient cette place publique, et, à défaut de nouvelles véritables, venaient y colporter des bruits de politique ou des anecdotes de cour, souvent les plus dénuées de vraisemblance. On vivait tellement hors de chez soi à cette époque, que le soir on eût pu dire aux amis qu'on avait cherchés : J'ai passé sur le Graben, vous n'y étiez pas ; je me suis fait écrire. Le Graben était pour les étrangers ce que pour les Vénitiens est la place de Saint-Marc. Ils y passaient leur vie. C'était une sorte de club en plein air : chacun y recevait et rendait ses visites ; c'était là que la vie se réglait, que les rendez-vous se donnaient pour organiser les réunions, les parties de plaisir du soir. Aussi, pouvait-on dire littéralement qu'au Graben on vivait en commun au milieu d'un im-

(1) Pour obtenir la décoration de cet ordre militaire en Autriche, l'un des premiers sans doute en Europe, il faut avoir par sa propre impulsion décidé du gain d'une affaire ou d'une bataille, sans en avoir reçu l'ordre de son supérieur. Alors, avec la conviction de ses droits, on s'adresse au chapitre de l'ordre, qui les discute, accorde après délibération, ou bien refuse la croix demandée.

mense groupe de rôdeurs , de discutants et de discuteurs.

Il y avait encore à Vienne un autre arsenal de nouvelles, de bons mots, d'épigrammes , d'observations satiriques , sorte de bouche de lion à la façon vénitienne , moins les dénonciations occultes , ou plutôt ressemblant au Marforio, cette statue de Rome, au pied de laquelle s'épanchaient les critiques sur les gouvernants et les gouvernés. C'était la grande salle de l'auberge de l'Impératrice d'Autriche, dont j'ai déjà parlé. Là, tous les jours à l'heure du diner, se réunissaient d'illustres et importants personnages qui voulaient échapper aux fastidieux diners d'étiquette de la cour autrichienne. Là , autour d'une table ronde, on s'étudiait, non pas à des défis comme au temps des anciens preux du roi Arthus , mais à faire assaut d'esprit, de sarcasmes et de bons mots, le tout tempéré par le ton parfait des cours et de la haute société.

La diversité, sans cesse renaissante, des convives donnait le plus vif intérêt à ce club improvisé. Parmi les habitués , on citait le chevalier de los Rios, Ypsilanti , Tettenborn , MM. Achille Rouen , Koreff, Danilewski, le prince Koslowski, de Gentz, secrétaire du congrès , le comte de Witt , le poète Carpani , des généraux, des ambassadeurs, quelquefois même des altesses royales. Le grand chambellan Nariskin venait y lancer ses saillies mordantes et

redoutées. Enfin, on y voyait ce que Vienne renfermait dans son sein de plus distingué comme célébrités politiques, artistiques ou sociales.

On eût pu appeler ce qui s'y disait la *chronique du congrès*, et même la chronique de l'Europe : tout ce qui brillait alors , ou avait eu autrefois quelque éclat , était justiciable de ce caustique arcéopage de cabaret.

Il en coûtait fort peu pour s'asseoir à cette table, quoique la chère y fût à l'unisson de la société et de la conversation. Malgré l'affluence des étrangers à Vienne, malgré leur rang et leur fortune, la dépense, sauf celle du logement, n'y était pas excessive. Le ducat de Hollande valait alors douze florins en papier, ce qui, doublant sa valeur en numéraire, augmentait dans cette proportion la fortune d'un étranger. On peut en juger : ces pique-niques, servis avec profusion, ne revenaient pas, par tête, à plus de cinq florins, en y comprenant plusieurs sortes de vins.

Griffiths et moi nous allâmes prendre notre place à l'une de ces tables. On parlait des préparatifs de la fête du lendemain chez Razumowski, et de la faveur que venait de lui accorder l'empereur en le faisant prince.

« C'est à bon droit, dit Koslowski, qu'il a été l'objet de cette distinction. Le nouveau prince, depuis qu'il était notre ambassadeur à Vienne, s'y

était créé de précieuses amitiés. Dans les dernières discussions sur la Pologne , c'est à lui qu'on dut le retour de la bonne harmonie , et la cessation des petites picoteries qui menaçaient de devenir sérieuses

— Ajoutez à cela , dit le représentant d'un petit prince allemand , la prérogative attachée à son nouveau titre : pendant la nuit désormais il pourra se faire précéder par des coureurs portant des torches. »

Comme c'était le nouveau prince qui était pour cette fois sur la sellette , on se mit à parler de sa fortune , énorme encore quoiqu'elle ne fût qu'une fraction de celle du maréchal son père, qui, comblé des faveurs d'Élisabeth , était devenu le plus riche particulier de l'Europe (1). On rappela cette aventure bizarre qui lui était arrivée à Berlin , lorsque, pour lui faire honneur, le grand Frédéric fit manœuvrer devant lui ses troupes victorieuses dans vingt campagnes. En Russie, tous les emplois quelconques sont assimilés à des grades militaires correspondants depuis le premier degré jusqu'au sommet de l'échelle: le maréchal, malgré ce beau titre, n'avait jamais fait la guerre.

Quand les manœuvres furent terminées :

« Êtes-vous content , monsieur le maréchal ?
dit le roi de Prusse à Razumowski.

(1) Sa fortune fut évaluée à 17,000,000 de rente.

— Très-content , sire , quoique tout ceci soit fort peu de ma compétence ; je ne suis qu'un maréchal *civil*.

— Effectivement , monsieur le maréchal , vous êtes très-poli , mais nous ne connaissons pas de pareil grade dans notre armée , » reprit Frédéric.

Les petites nouvelles politiques vinrent bientôt après défrayer et animer la conversation.

« L'intervention de Razumowski , dit l'un des convives , et ses bons offices n'ont pas été payés trop cher par le titre de prince. La querelle , assure-t-on , allait s'envenimer. Un des plus éminents plénipotentiaires européens , dans le cours de ces discussions , s'était exprimé avec fermeté sur les prétentions d'Alexandre au trône de Pologne. Le grand-duc Constantin s'est emporté , et a témoigné son mécontentement par un geste énergique. Constantin est parti précipitamment. Selon quelques gens bien informés , le diplomate médite une petite vengeance. Elle sera curieuse ; car il est homme d'esprit.

— Non : tel n'est pas le motif de ce brusque départ du grand-duc. Le ministre en question avait écrit au prince de Hardemberg quelques phrases qui pouvaient déplaire au monarque russe. Par une fatalité bizarre , ces documents sont tombés dans les mains d'Alexandre : ce qui a amené de très-vives explications. Lord Castlereagh s'était joint à l'Autriche. Les choses en sont venues à un tel point ,

qu'un des monarques, oubliant sa prudente et ordinaire réserve, a jeté son gant sur la table.

« Votre Majesté voudrait-elle la guerre ? a dit le plénipotentiaire anglais.

« — Peut-être, monsieur.

« — J'ignorais qu'on eût l'habitude de la faire sans les guinées anglaises, » a répondu Castlereagh. Et la paix, malgré les bons soins du nouveau prince, n'a pas fait un pas.

— Le roi de Saxe sera-t-il rétabli dans ses États, malgré la Prusse qui les convoite ? Le roi Frédéric-Guillaume est courroucé contre M. de Talleyrand. Il lui reprochait dernièrement de prendre trop chaudement le parti du monarque saxon, ce seul traître, disait-il, à la cause de l'Europe.

« Traître, a répondu Talleyrand, et de quelle date, sire ? »

— Ma foi, dit-on, en faveur de la précision sublime et vraie de la repartie, il faudrait faire grâce à l'excellent Frédéric-Auguste.

— Il a pris un bien meilleur parti, répondit un des convives. Dans la crainte de quelque fâcheux événement, le bon prince avait eu soin d'amasser une petite réserve. Il en a détaché quelques millions en faveur de deux personnages fort influents à Vienne. La clef d'or lui ouvrira les portes de son royaume, bien plus promptement que tous les protocoles du congrès. »

On se mit à parler de lord S^{***} et de quelques mésaventures que lui attirait son excentrique fatuité.

« Depuis quelques jours , dit l'un des convives , nous ne voyons plus milord et son magnifique équipage. On le dit quelque peu défiguré. Sur le pont du Danube il s'est pris de querelle avec deux cochers de fiacre : aussitôt , descendant de son *siège* , Son Excellence s'est mise , en faisant le moulinet avec ses poings , à provoquer ses adversaires au pugilat britannique. Mais le cocher viennois connaît peu et ne pratique guère l'art du boxeur. Nos deux Automédons se sont bravement armés de leurs fouets , et , à grands coups de mèche d'abord , de manche ensuite , ils ont fait pleuvoir sur milord une grêle de coups , sans respect pour sa jolie figure. Puis ils l'ont laissé meurtri sur le pavé , et ont disparu de toute la vitesse de leurs chevaux.

— Milord joue de malheur ; mais sa fatuité paraît vraiment incorrigible. Dernièrement à la sortie du spectacle , dans les escaliers du grand théâtre , la fille de la comtesse Co^{***} descendait devant lui. La foule se pressait en flots nombreux. Dans ce tumulte il s'était permis , sur cette jeune personne si belle et si pure , une de ces familiarités impudentes qui se vengent par l'effusion du sang. Sans se déconcerter , elle s'est retournée précipitamment , et lui a donné un soufflet , lui prouvant qu'on n'outrage pas impunément l'innocence et la

beauté. On en rit , comme de tout ce qui arrive à milord ; car rien n'est plus dû que la risée à la vanité.

— Les envoyés de Gênes ont-ils enfin obtenu une audience ? sont-ils encore repoussés de toutes les portes diplomatiques auxquelles ils s'avisent d'aller frapper ?

— Ils doivent être fort contents : de guerre lasse , M. de Metternich les a enfin reçus , et les a comblés de politesses : ils ont demandé de former un État indépendant. Le ministre les a écoutés jusqu'au bout. La harangue finie, il leur a déclaré que Gênes serait incorporé au Piémont. Nos Gênois se sont récriés. M. de Metternich a répondu que c'était un parti pris , irrévocablement pris , puis les a congédiés avec force gracieusetés. Il aurait pu leur épargner les frais de discours.

— La duchesse de*** , jalouse d'avoir vu la princesse*** faire de son amant un ambassadeur , a fait du sien un général , quoiqu'il n'ait jamais vu la guerre. Il est vrai que , par la profonde sagesse de ses conceptions , le congrès doit mettre fin à toutes les guerres nées ou à naître.

— L'amour tourne bien d'autres têtes. Un grand personnage a aperçu , sur le rempart , une grisette viennoise , et s'est laissé séduire par la fraîcheur de son minois , par sa taille fine et élégante. C'est une véritable passion : il comble de présents

sa facile conquête ; oubliant son rôle de souverain , il a eu la candeur de lui donner son portrait enrichi de diamants. Autrefois les grandes dames eussent murmuré. »

On parla ensuite des bals de lady Castl***, et du goût prononcé de milord pour la danse.

« Ce goût peut très-bien s'expliquer, dit un des assistants ; il est de tous les temps et souvent de tous les âges. Socrate apprit d'Aspasie à danser , et , à cinquante-six ans , Caton le censeur dansait plus souvent encore que Sa Seigneurie.

— Mais il est douteux que ni l'un ni l'autre fussent aussi ridicules. Ce grand corps, dansant une gigue , et levant en cadence ses longues et maigres jambes , forme le spectacle le plus divertissant. Quelle bonne fortune pour les dessinateurs anglais qui excellent dans la caricature ! Que ne sont-ils à Vienne !

— Au moins , le maître de danse de Sa Seigneurie ne pourrait pas dire , en le voyant premier ministre , ce que celui du duc d'Oxford disait en apprenant qu'Élisabeth avait nommé son élève grand chancelier :

« En vérité , je ne sais quel mérite la reine a pu trouver à ce Barclay. Je l'ai eu deux ans entre les mains , et je n'ai jamais pu en rien faire. »

— Malgré la déclaration des souverains , qui ont réglé entre eux la préséance et le rang d'après

leur âge, les discussions recommencent tous les jours. Celle qui a eu lieu entre le ministre de Wurtemberg et le ministre de Hanovre est une querelle sans conséquence ; elle n'a eu d'autre résultat que la disgrâce du Wurtembourgeois et son remplacement par le comte de Winzingerode. Mais celle de la princesse de L^{***} avec la princesse E^{***} est bien autrement importante. L'une prétend avoir le pas sur l'autre, parce que son mari est plus ancien prince de l'empire.

— Il est un moyen bien simple de couper court au débat : appliquez à ces dames la règle adoptée pour les souverains : consultez l'âge, aucune ne voudra passer la première.

— Voici un bien étrange pendant à l'aventure du susceptible Vatel, dont M^{me} de Sévigné a immortalisé le désappointement et la mort. Le cuisinier de Chantilly s'est tué parce que la marée lui manquait, le baron de^{***} s'est tué pour en avoir mangé trop abondamment.

— Quelle est cette folie, s'écrièrent tous les convives, à propos d'un événement aussi triste ?

— Oui, reprit le narrateur, le pauvre trépassé n'est mort que pour avoir trop pris au sérieux un inconvénient auquel on n'eût plus pensé quelques minutes après. Vous connaissiez tous ce ministre plénipotentiaire d'une puissance à peu près inaperçue dans les graves délibérations du congrès. De

tous les membres de la diplomatie c'était le plus obséquieux, le plus esclave des *formes*. Il avait dîné à la cour : en passant de la salle du banquet dans le salon, il s'aperçut qu'il avait usé immodérément de tout ce que l'art culinaire offre ici de recherché aux palais délicats des rois. Il allait se retirer pour laver, sans doute à grand renfort de thé, ces mélanges de poisons délicieux qui se révoltaient dans son estomac. Tout à coup le grand maréchal Trauttmansdorff le saisit au corps en lui disant :

« Baron, vous êtes désigné pour la partie de la reine de Bavière. Sa Majesté attend : voici votre place. »

« Le pauvre diplomate est combattu entre l'honneur qu'on lui fait, le devoir que cet honneur lui impose, et la crainte des graves inconvénients qu'il prévoit. Par malheur, sa courtoisie l'emporte : il s'assied et commence le whist en quatrième avec le grand-duc de Bade, une princesse de C^{***}, et Sa Majesté de Bavière. Aussitôt, des douleurs intolérables le mettent à une torture physique d'abord, morale ensuite. A l'exemple du duc de Saint-Simon, pris, comme chacun sait, à pareil piège, il compte aussi sur la force de sa nature. Mais la rebelle l'emporte, se joue de ses efforts, et trahit bientôt les tourments de ce combat intérieur. Plus le malheureux baron souffrait, plus son visage s'efforçait de rester impassible. Jugez, pour un tel homme, sur

quel fauteuil de Procuste il était assis. Mais si sa figure ne trahissait pas son secret, celle des hauts personnages qui entouraient la table se rembrunissait d'une façon si comique et prenait parfois une expression si choquée que le contraste devait être des plus curieux. Tout à coup, l'atmosphère devint si intolérable que la reine se leva en s'écriant :

« Il y a la peste ici, faites qu'on ouvre les fenêtres. »

« L'infortuné diplomate n'avait pu si bien dissimuler ses angoisses qu'on ne se fût aperçu que lui seul était le coupable. La reine à peine levée, il s'échappe en maudissant le dîner de cour, le whist de cour, les exigences de cour : il rentre chez lui la tête perdue, et, au lieu d'une *arme à eau*, qui lui eût sauvé la vie, il prend une arme à feu, et se fait sauter la cervelle. »

Chacun plaignit la fin tragique de ce pointilleux baron qu'on nommait M. de l'Étiquette, mais dont on aimait cependant le sourire éminemment cordial, le salut toujours poli et la façon dont il vous abordait en vous trouvant invariablement bon visage.

« Votre grand diplomate, me dit un autre convive, a fait hier, d'accord avec la plupart des plénipotentiaires, un nouveau souverain.

— Serait-ce le prince Eugène? m'écriai-je.

— Non, pas précisément : c'est le fromage de Brie.

— Quelle plaisanterie !

— Pas si bouffonne. Ce que je dis est sérieux, et vous prouve combien l'à-propos est un grand magicien. On dînait chez M. de Talleyrand. Au dessert, toutes les questions politiques étaient épuisées. On arriva à la suprématie des fromages. Lord Castlereagh vanta le stilton d'Angleterre, Aldini le strachino de Milan, Zeltner le gruyère de Suisse, le baron de Falk, ministre de Hollande, son fromage du Limbourg immortalisé par le goût passionné de Pierre le Grand, qui n'en mangeait jamais sans mesurer le morceau avec son compas. On était aussi indécis que dans la question relative au trône de Naples, qui sera ôté à Murat suivant les uns, et qui lui restera suivant les autres. Un valet de chambre entre et annonce à M. de Talleyrand l'arrivée d'un courrier de France.

« Qu'apporte-t-il ? dit le prince.

« — Des dépêches de la cour et des fromages de Brie.

« — Qu'on porte les dépêches à la chancellerie ; qu'on serve à l'instant un des fromages. »

« L'ordre est exécuté. « Je me suis abstenu, dit le prince, de vanter tout à l'heure un des produits du sol français ; mais jugez-le, messieurs. » L'assiette passe à la ronde, on déguste, on délibère, et le fromage de Brie est proclamé le roi des fromages. »

Cette saillie mit fin à la conversation : on se sépara. Nous devions, Griffiths et moi, nous rendre

à une fête que donnait le baron Arnstein dans son magnifique hôtel sur le Melgrub.

A cette époque, les principaux banquiers autrichiens ne voulaient pas faire moins que la cour pour les illustres hôtes du congrès. Il est vrai que cette affluence de riches étrangers amenait dans leurs mains des sommes énormes dont une bonne part leur restait. Parmi ces maisons princières de la finance, on citait, à côté du baron Arnstein, les Gey-Muller, les Eskeles et le comte de Fries. Leurs hôtels étaient continuellement ouverts aux étrangers. Le luxe inouï de leur hospitalité ne pouvait être égalé que par la grâce de leur accueil. La maison du comte de Fries, située sur la place Joseph, était une des plus belles de Vienne, et rivalisait avec les plus magnifiques palais. On citait autant son immense fortune que l'élégance de sa personne et l'urbanité de ses manières.

Les fêtes qui se donnaient dans ces maisons étaient remarquées parmi toutes celles du congrès, et ce n'est pas peu dire; car chaque jour voyait éclore dans ce genre une merveille nouvelle.

Le baron Arnstein s'était pour ainsi dire surpassé. Les fleurs les plus rares, empruntées à tous les climats, décoraient les escaliers, les salons, les salles de danse, étalaient les plus riches couleurs, répandaient les parfums les plus exquis. Des milliers de bougies et de cristaux, l'or et la soie bril-

laient de toutes parts. Une musique harmonieuse, telle qu'on ne pouvait en entendre alors qu'à Vienne, venait charmer les oreilles. C'était, en un mot, un de ces résultats incomparables que l'opulence sait obtenir quand elle est secondée par le goût.

La plus haute société de Vienne se pressait dans les salons : tous les personnages influents du congrès, tous les étrangers de distinction, tous les chefs de maisons princières étaient là. Il n'y manquait à vrai dire que les souverains. Le regard retrouvait avec bonheur toutes ces femmes charmantes que Vienne s'enorgueillissait de posséder alors, et qui étaient l'âme et la plus belle parure de ces fêtes incessantes.

Au milieu de ces beautés aristocratiques, brillaient, sans redouter la concurrence, la baronne Fanny Arnstein, infatigable pour la réception des étrangers, et madame Gey-Muller, à la taille élancée, et qu'on nommait la Fille de l'air.

La soirée commença par un concert : qu'en dire, si ce n'est qu'il fut exécuté par les premiers artistes de Vienne ?

Au concert succéda un bal, puis au bal un souper où il semblait que le baron eût pris plaisir à défier les saisons et les distances. Il y avait réuni les productions de tous les pays et de tous les climats. Les salles étaient garnies d'arbres chargés de

fruits mûrs. C'était chose merveilleuse que de voir au cœur de l'hiver cueillir, comme dans un verger de la Provence, la cerise, la pêche et l'abricot : raffinement de luxe qui se voyait là pour la première fois.

Enfin, nous nous retirâmes moins étonnés de cette inépuisable variété de merveilles que de cet insatiable besoin de plaisirs.

XVII

Fête donnée par l'empereur Alexandre pour la grande-duchesse d'Oldembourg. — Le prince royal de Wurtemberg. — La danse russe. — Le poëte Carpani et le prince de Ligne.

Le palais du prince Razumowski était resplendissant de lumières : une foule nombreuse d'invités en assiégeait les issues. L'empereur Alexandre l'avait emprunté à son ambassadeur pour y donner une fête aux souverains, et célébrer l'anniversaire de la naissance de sa sœur bien-aimée , Catherine d'Oldembourg. Le plus vif intérêt s'attachait à cette charmante princesse. Dans toutes les réunions, aux promenades, le prince royal de Wurtemberg était constamment à ses côtés. On ne pouvait voir ces

deux jeunes gens se chercher, se trouver parmi cette foule dorée, puis s'isoler dans cette atmosphère embaumée de plaisirs, sans se rappeler les pages si vraies qui servent d'introduction à la nouvelle de M^{me} de Genlis, *Mademoiselle de Clermont*.

L'amour devait bien une compensation à cette blanche colombe, si gracieuse, si ingénieusement coquette, pour l'indemniser du négatif épisode de son premier mariage. En 1809, il avait été question d'une alliance entre la France et la Russie, alliance qui eût consolidé la paix. La jeune sœur du czar devait en être le gage. Napoléon, qui à cette époque pouvait à bon droit compter sur l'amitié d'Alexandre, fit faire des avances diplomatiques. Le monarque russe donna son consentement sans peine; mais tout à coup surgit un obstacle auquel on n'avait pas songé. C'était la répugnance invincible de l'impératrice mère pour Napoléon, antipathie qu'aurait dû vaincre la conduite magnanime de ce dernier envers son fils. Dès qu'Alexandre voulut pressentir l'opinion de sa mère sur ce mariage, en lui laissant entrevoir qu'il aurait sa propre approbation, elle lui répondit qu'il était désormais impossible; que depuis deux jours sa parole était engagée au grand-duc d'Oldembourg, auquel la main de Catherine était promise. Parmi tant de nobles et belles qualités, Alexandre en possédait une admirable : il était le plus soumis, le plus respectueux

des fils. Il n'objecta rien : les négociations furent rompues, l'alliance de Napoléon avec une archiduchesse autrichienne fut conclue ; l'île d'Elbe eut un souverain en perspective.

Sacrifiée à un sentiment de répulsion politique, Catherine devint duchesse d'Oldembourg, et alla tenir à Twer, jolie ville entre Moscou et Pétersbourg, sa petite cour, qui eût pu rappeler celles de Ferrare et de Florence aux temps les plus brillants de leur gloire artistique. Mais les arts ne sont pas tout pour le bonheur d'une femme. Unie à un homme qu'elle ne pouvait aimer, la grande-duchesse gémissait ; on la plaignit d'abord, puis on s'habitua à ses douleurs. Arrivèrent enfin, comme pour réaliser de plus doux rêves, d'une part la mort du mari, et de l'autre l'amour d'un prince jeune, brave, galant, placé sur les marches d'un trône.

Par une étrange coïncidence, le prince royal de Wurtemberg avait été également contraint de subir un mariage contre son gré. La volonté de Napoléon, toute-puissante alors sur l'esprit du roi son père, l'avait uni malgré lui à une princesse de Bavière, alliance politique qui devait éteindre toute dissension entre les deux États. Un invincible éloignement, une froideur constante avaient, dès les premiers jours, régné entre les deux époux. Aussi, à la chute de Napoléon, le divorce fut-il prononcé. La princesse Charlotte de Bavière se retira auprès du

roi son père. Méconnue par un époux dont elle n'avait pu conquérir l'affection, jamais elle ne fit entendre un murmure ; jamais son angélique douceur et son inaltérable bienveillance ne se démentirent.

Plus tard, la couronne impériale d'Autriche vint s'offrir à elle ; et elle fut appelée à occuper un des trônes les plus glorieux de l'Europe. Quand son premier époux apprit cette élévation inespérée d'une femme qu'il avait repoussée, mais dont le noble cœur lui était connu, il s'écria : « Ah ! j'aurai un ami de plus à la cour de Vienne. »

Catherine de Russie et Guillaume de Wurtemberg devinrent donc libres tous les deux. Dès lors, l'amour le plus vif, le mieux partagé, s'empara de ces cœurs qui, froissés par la contrainte, avaient si bien appris à en apprécier le charme. Combien de fois, dans les sombres allées du Prater, sur les bords du fleuve majestueux qui le baigne, ne les ai-je pas vus tous deux, fuyant le tumulte de la cour, se livrer sans contrainte au sentiment qui les animait ! Là, oubliant la grandeur et l'éclat, simples comme la nature qui les entourait, ils anticipaient dans le secret d'un entretien intime sur les charmes d'une union que tout semblait présager heureuse : le prince, jeune, bien fait, d'un noble caractère, d'une brillante valeur : la grande-duchesse, si éminemment remarquable par les grâces de son esprit

et de sa personne. Parfois aussi un tiers venait interrompre la douceur de cette solitude à deux, sans que sa présence parût cependant importune. Cet ami était un frère, et ce frère était Alexandre, que la gloire et le bonheur semblaient alors combler à l'envi.

La fête donnée par le czar en l'honneur de cette ravissante sœur, fut digne de sa tendresse fraternelle et de la femme qui en était l'objet. Tous les souverains, tous les illustres hôtes du congrès s'y étaient rendus. Auprès d'eux, on voyait les notabilités de la Russie, le comte de Nesselrode, les princes Gagarin, Dolgorouki, Gallitzin, le comte Capo d'Istria, le grand chambellan Nariskin, les généraux Kutusow, Souwaroff, le prince Troubetzkoy, les deux princes Volkonsky, les princesses Souwaroff, Bagration, Gagarin, et tant d'autres également remarquables par leur beauté et l'élégance de leurs manières. Je revoyais là toutes ces magnificences moscovites qui m'avaient étonné à Moscou, à Pétersbourg, à Tulczim, chez la comtesse Potocka, où l'année se composait de trois cent soixante-cinq fêtes.

Les salons du prince Razumowski étaient illuminés avec une profusion de lumières qui rappelait l'éclat du jour. Un vaste manège avait été converti en une salle de bal. Pour varier les plaisirs, les danseurs du théâtre impérial y avaient organisé

une fête moscovite , dont les détails furent rendus avec une minutieuse exactitude. Vers le milieu du bal , ils arrivèrent déguisés en bohémiens , et exécutèrent les danses dont ces descendants des Pharaons embellissent les fêtes des riches et voluptueux boyards. Ces danses , par la grâce des mouvements et le pittoresque des attitudes, sont, au dire de Griffiths le grand voyageur , bien supérieures à celles des bayadères de l'Inde.

Le bal avait commencé par l'inévitable et méthodique polonaise. Mais ce qui eut un caractère tout particulier et gracieusement approprié à la fête, ce fut la danse russe exécutée par une des dames de l'impératrice Élisabeth , et le général comte O***, l'un des aides de camp d'Alexandre. Tous deux étaient vêtus à la russe : le comte portait l'habit des jeunes Moscovites , cafetan dessinant la taille , ceinture de cachemire , chapeau à larges bords , gants ressemblant à ceux des anciens chevaliers : sa danseuse était habillée comme les femmes de la Moscovie méridionale, dont le costume, par son élégance et sa richesse, peut rivaliser avec tous les costumes nationaux. Sur ses cheveux , lissés en bandeaux et tombant par derrière en longues tresses , elle portait un diadème tout brodé de perles et de pierres précieuses. Cette parure s'harmoniait parfaitement avec le reste du vêtement composé, comme toujours, d'étoffes aux couleurs éclatantes.

Rien n'est plus délicieux que le pas russe. Qu'on se représente une pantomime exprimant les désirs de l'homme, et la réserve timide de la jeune fille qui combat contre son cœur : elle fuit, elle se retourne pour fuir encore. C'est la Galatée de Virgile. Les différentes figures de cette danse, les attitudes diverses, les sentiments qu'elle exprime, tout cela fut rendu par les deux acteurs avec une grâce et une vérité qui enlevèrent d'unanimes applaudissements.

Après le pas russe, on dansa des mazurkas, sorte de quadrille originaire de la Mazovie. Parmi les danses de salon il n'en est pas qui exige plus d'agilité, et dont les mouvements soient plus pittoresques. Enfin, pour que rien ne manquât à la magnificence de cette fête, on tira une loterie suivant la mode qui régnait alors à Vienne. Les lots étaient nombreux et fort beaux. Une circonstance, indifférente en apparence, vint lui donner un intérêt inattendu. L'usage voulait que chaque cavalier favorisé par le sort fit hommage à une dame du lot qui lui était échu. Une riche palatine de martre zibeline fut celui du prince de Wurtemberg : il s'empressa de l'offrir à celle qui était l'objet de la fête. L'amour l'en récompensa. La belle Catherine portait sur son sein un bouquet, attaché par un nœud de ruban. Aussitôt le détachant de sa robe, elle le remit au prince en échange de l'hommage qu'il venait de lui

faire. A cette démonstration, à cet aveu public d'un sentiment qui, depuis quelque temps, n'était plus un secret pour personne, un murmure de bonheur courut dans cette immense réunion.

« Saluons la future reine de Wurtemberg, me dit le prince Koslowski : reine quand il plaira au Nemrod couronné de céder sa place. Mais, en vérité, jamais diadème n'aura paré un plus beau front. »

Cet épisode et les conjectures qu'il fit naître ne purent, on le pense bien, qu'ajouter un nouveau charme à cette fête qui déjà en offrait tant d'autres.

Le prince de Ligne était entouré, comme d'habitude, d'une foule d'auditeurs avides de recueillir les mots gais et piquants que semait sa verve intarissable : il se dégagca dès qu'il me vit, et me fit signe d'aller à lui.

« Il paraît, dit-il, que, moi aussi, je dois payer mon contingent au congrès. Mais on me prend, un peu trop, pour une des curiosités de cette foire diplomatique ; aussi, suis-je obligé souvent de faire quelque dépense d'esprit pour des gens qui n'en valent pas la peine. Assez gai pour moi-même, il faut que je me fatigue pour égayer ceux qui ne le sont pas. Suis-je un instant sérieux ? « Vous êtes triste, » me disent-ils. Il y a de quoi le devenir. Ou bien : « Vous vous ennuyez. » Il n'en faut pas plus pour me rendre ennuyeux. Cependant bon soldat, je n'aurai pas quitté la brèche ; bon acteur, je ne me

retirerai qu'à la chute du rideau. On ne m'a pas nommé membre de la commission des fêtes instituée par notre excellent empereur : je n'en travaille pas moins de tout mon pouvoir à rendre aux souverains et aux souveraines le séjour de Vienne aussi agréable qu'ils le désirent. A cet effet, je me mets au nombre des marionnettes parlantes, laissant aux marionnettes agissantes les hauts emplois de la comédie.

— Les spectateurs ne manquent pas à votre scène, mon prince, et plutôt à Dieu que tous les rôles au congrès fussent remplis comme le vôtre !

— J'ai voulu, poursuivit-il, apporter aussi mon bouquet à la charmante reine de cette fête. Hier elle me mit au défi de composer, pour aujourd'hui avant midi, cent vers sur un sujet qu'elle me donnerait. Je n'ai jamais reculé devant un combat, j'acceptai donc : elle m'indiqua tout de suite, pour sujet : *le Viennois au Prater*. Hier soir, je me suis mis à l'œuvre, et ce matin j'avais gagné mon pari. Tant bien que mal, mes cent vers étaient faits, et avant midi, je lui envoyais cette nouvelle boutade poétique. J'y ajouterai, en seconde édition, le mot de Voltaire à mademoiselle Clairon : « J'ai travaillé pour vous toute la nuit, madame, comme un jeune homme de vingt ans. »

— Eh quoi ! mon prince, repris-je alors : Son Altesse d'Oldembourg a-t-elle le temps de songer à

la poésie? Je la croyais exclusivement occupée de son amour.

— Quant à ce joli roman, il est, vous venez de le voir, bien près du dénouement. Le prince Wolkonski me disait hier que les dispenses de l'Église grecque étaient arrivées, et qu'on allait officiellement annoncer le mariage.

« Oh ! comme on entoure ces amants, comme on les protège ! L'amour est si gracieux dans tous les rangs ! Mais, s'il est doux dans la chaumière, il est enivrant dans le palais d'Armide. »

Non loin de nous, un groupe nombreux entourait Carpani, l'un des plus célèbres poètes de l'Italie moderne.

« Ne semble-t-il pas, disait-il, que chacun des hôtes de Vienne ait pris pour devise ces vers de l'Aminte :

*Perduto e tutto il tempo
Che en amar non si speada.*

« Oui ; on dirait que tous ces souverains regrettent les jours perdus à la recherche d'une vaine gloire, et qu'à leurs yeux, il n'est rien de plus digne d'envie qu'une affection partagée. Voilà les seules leçons qu'ils mettent en pratique, quand on les croit occupés à régler les destinées du monde. »

Carpani est auteur d'un ouvrage écrit avec ce goût, cette pureté qui le placent au premier rang

des littérateurs de son pays. Le titre de ce poëme est : *le Passé et le Futur*. A une lecture qu'il en avait faite chez la princesse Marie Esterhazy , le prince de Ligne, avec sa facilité ordinaire, improvisa les quatre vers que voici :

Votre futur, c'est l'espérance,
Votre passé, le souvenir ;
Votre diction, l'éloquence,
Et vous entendre, le plaisir.

Pour ne pas être en reste, Carpani riposta sur-le-champ par le quatrain suivant :

Si e del sol che l'investe
Lo splendor de corpi opachi,
Della lode che mi destè
Dite voi chi m'agli onori.

Les danses avaient cessé : nous parcourions, le prince et moi , les salles de ce palais qu'on aurait pu croire un temple élevé aux arts, tant étaient nombreux les chefs-d'œuvre que le goût éclairé du maître y avait rassemblés. Ici les tableaux des plus grands peintres et de toutes les écoles ; Raphaël à côté de Rubens, Vandyck près du Corrège : là, une bibliothèque remplie des livres les plus précieux, des manuscrits les plus rares : dans un cabinet, tout ce que l'art antique, tout ce que la ciselure moderne ont créé de plus pur et de plus délicat. Mais la foule se pressait surtout dans la galerie consacrée aux chefs-d'œuvre de la statuaire, parmi lesquels on en admirait plusieurs dus au ciseau de

Canova. Cette salle était éclairée par des lampes d'albâtre, dont le reflet faisait ressortir toutes les perfections de ces marbres animés.

Vers deux heures du matin on ouvrit la salle immense du souper, illuminée par des milliers de bougies. Cinquante tables y étaient dressées : d'après ce nombre on peut juger de l'affluence des convives. Au milieu des fleurs, on voyait, servi avec la plus grande profusion, tout ce que l'Italie, l'Allemagne, la France, la Russie peuvent offrir de raretés à la gastronomie : le strelet du Volga, les huîtres de Cancale et d'Ostende, les truffes du Périgord, les oranges de Sicile. On remarquait un nombre infini d'ananas, tel qu'on n'en servit jamais, et que les serres impériales de Moscou avaient fournis aux hôtes du czar ; des fraises apportées d'Angleterre, des raisins de France, qui semblaient avoir été détachés du cep à l'instant. Mais ce qui passe toute croyance, c'est qu'à chacune de ces cinquante tables figuraient des assiettes chargées de cerises, venues de Pétersbourg par un froid de décembre, et coûtant un rouble d'argent blanc la pièce. En vérité, j'ai peine à en croire mes propres souvenirs, quand je me reporte à cette splendide prodigalité.

Cette fête, qui prenait préséance parmi les quotidiennes magnificences du congrès, se prolongea jusqu'au jour. Alors un déjeuner fut servi ; après le déjeuner, le bal recommença, et, si ce n'eût été
